



Eugène Sue

Le Diable Médecin

Emilia Lambert

La Lorette



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Eugène Sue



ÉMILIA LAMBERT, LA LORETTE

Série : Le Diable médecin

Roman

1855



KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

I

Monsieur Georges Ducantal, courtier de commerce, laborieux, économe et probe, probe autant du moins que le permettent les nécessités de ces transactions où celui qui vend le plus cher et sait écouler la plus grande quantité possible de marchandises médiocres ou détériorées est réputé fort habile, – monsieur Ducantal épousa, très jeune encore, une femme d'un caractère angélique, et la meilleure, la plus active des ménagères. Elle eut de ce mariage deux filles, Laure et Sophie ; les éleva de son mieux, dans des principes d'ordre et de moralité sévère ; elles répondirent à ses soins, à son exemple, et, au moment où commence ce récit, les filles valaient la mère par le cœur, par l'aménité de leur esprit, par leur modestie, en un mot, par la réunion de ces qualités aimables et solides qui constituent l'honnête femme. Laure et Sophie se résignaient sans l'ombre d'un regret à une médiocrité d'existence mêlée d'assez dures privations, d'autant plus facilement acceptées qu'elles les partageaient gaiement avec une mère tendrement aimée.

Monsieur Ducantal gagnait environ, et à force de labeur, dans les années les plus productives, quatre à cinq mille francs par an ; mais, en père sage, en époux prévoyant il économisait annuellement à peu près la moitié de cette somme, qu'il capitalisait par des placements successifs, afin d'assurer à ses filles une petite dot, et à lui, ainsi qu'à sa femme, le pain et le repos de leur vieillesse. Grâce à l'activité de madame Ducantal et de ses enfants, aux ressources inventives de cette excellente ménagère, la famille vivait, il est vrai, dans l'ignorance absolue du superflu, mais possédait à peu près le nécessaire. Monsieur Ducantal, malgré la brusquerie, la vulgarité de ses manières était bon homme au fond, quelque peu brutal, souvent emporté, habituellement peu expansif ; il aimait sincèrement, et comme il pouvait les aimer, sa femme et ses deux filles, résumant ainsi ses devoirs, lorsque, chaque soir, il rentrait harassé de fatigues dans son humble foyer :

« Je passe ici pour un avare, pour un pingre, pour un dur-à-cuire ; mais je me moque du qu'en dira-t-on. Je doterai mes filles, et après avoir travaillé comme un nègre jusqu'à l'âge de soixante ans, je pourrai me retirer avec ma femme tranquillement à la campagne, aux environs de Paris, et j'aurai dans un coin de ma cave quelques vieilles bouteilles de vin à offrir à mes gendres lorsqu'ils viendront passer chaque semaine le dimanche avec nous. »

Malheureusement pour ces sages et modestes projets, l'épidémie régnante, à laquelle le Diable-Médecin faisait allusion lors du récit précédent, la fièvre d'or, atteignit monsieur Ducantal. L'un de ses amis, ainsi que lui courtier de commerce, réalisa d'énormes bénéfices à la bourse. Cet exemple devint funeste à monsieur Ducantal ; une âpre et frénétique convoitise s'empara de lui. Il possédait environ soixante mille francs, fruit de vingt années d'économies ; il joua et empocha six cent mille francs. Sa première pensée fut de bien user de ce coup de fortune inespéré, de doter largement ses filles et d'acheter une belle propriété où il vivrait paisiblement de ses revenus avec sa femme.

Mais, par leur essence même, les biens illicites (et nous n'en savons point de plus illicites que ceux dont le jeu ou l'agio sont la source impure, la loi elle-même ne reconnaissant pas les dettes de bourse), les biens illicites, disons-nous, deviennent fatalement corrupteurs ; ils développent, ils excitent les appétits honteux en procurant subitement aux gagnants la facilité de satisfaire leurs goûts désordonnés. Telle fut la funeste influence des premiers gains de monsieur Ducantal, homme encore dans toute la vigueur de l'âge et d'un tempérament impétueux. Ses passions mauvaises et sensuelles, comprimées jusqu'alors autant par son honnêteté que par l'impossibilité de les assouvir, prirent un essor effrayant. Non content de ses profits considérables, il joua de nouveau avec de nouveaux succès, et cachant son prodigieux enrichissement à sa famille, afin de conserver l'absolue disposition de ses biens, et surtout afin de ne pas habituer sa femme et ses filles à des jouissances, à des splendeurs dont son bon sens naturel reconnaissait la fragilité hasardeuse, monsieur Ducantal se lança effréné dans un monde équivoque composé de faiseurs, d'agioteurs heureux à la Bourse et de femmes perdues.

II

Madame Ducantal et ses filles sont ce soir-là réunies, selon leur habitude, dans la chambre à coucher conjugale. Cette pièce, d'une extrême propreté, est meublée avec parcimonie : rideaux de calicot jaune déteints ; tentures de papier vert à ramages, dont l'ardeur du soleil a çà et là rongé la couleur ; commode, secrétaire et lit en bois de noyer ; petite pendule d'albâtre et deux vases de même matière sur la cheminée, où fument deux tisons à demi enfouis dans un monceau de cendres.

Laure et Sophie travaillent, ainsi que leur mère, à la clarté d'une lampe placée au milieu d'une table ronde. Madame Ducantal, âgée de quarante ans, est frêle et de petite taille ; sa figure pâle, un peu malade, est surtout remarquable par son expression de douceur angélique. Ses deux filles, dont l'une a dix-huit ans, l'autre vingt, sont jolies ; leur physionomie est intéressante et candide ; elles s'occupent à retourner et à façonner une robe d'étoffe de laine, pourtant déjà très usée ; leurs vêtements sont des plus modestes ; leurs mains, petites et d'un galbe élégant, sont rougies et gercées par les travaux du ménage, qu'elles partagent avec la servante du logis.

— Petite sœur, – dit Laure à Sophie, – mets donc une bûche au feu ; il fait un froid, un froid !

— Mon enfant, – reprend madame Ducantal, s'adressant à Sophie qui se lève, – rapproche seulement les tisons ; il est tard, ton père peut rentrer ; tu sais qu'il n'aime pas à voir grand feu.

— Mère, à cause d'une bûche de plus ou de moins, papa ne grondera pas !

— Gronder... non, mes enfants ; mais il tient avec raison à une sage économie ; il trouverait peut-être qu'il y a trop de feu ici.

— Sois tranquille, frileuse, – dit gaîment Sophie à sa sœur en tisonnant, – je vais si bien arranger la braise que tu ne regretteras pas cette fameuse

bûche, et papa ne pourra nous reprocher de vouloir incendier la maison.

— Ah ! quel bon brasier, – reprend Laure en approchant du feu ses mains engourdis, – cela ravive ; il doit neiger dehors, car il fait très froid dans l'appartement. – Puis, se rasseyant, elle ajoute : — Voilà mes doigts réchauffés, reprenons notre ouvrage ; tu le verras, chère Sophie, nos robes retournées auront un petit air neuf, le plus coquet du monde.

Sophie jette à sa sœur un regard d'intelligence, et dit en souriant, les yeux fixés sur madame Ducantal et accentuant lentement ses paroles :

— Nous serions mises comme des merveilleuses si nous pouvions nous lancer... jusqu'à la garniture de boutons de jais pour le corsage !

— Quelle excellente idée, Sophie ! Oh oui ! un pareil corsage rafistolerait, rajeunirait joliment nos pauvres robes, d'un âge si... vénérable.

— Allons, mes enfants, – reprend madame Ducantal en souriant et à voix basse, comme si elle craignait d'être entendue. – vous aurez la garniture de boutons de jais.

Les deux jeunes filles frappent dans leurs mains, bondissent de joie sur leur chaise, se lèvent et courent embrasser tendrement leur mère.

— Es-tu bonne, petite maman ! es-tu bonne !

— Nous gâtes-tu ! – ajoute Laure. – Nos robes seront, grâce à toi, vraiment charmantes !

Ce disant, les deux jeunes filles, retournent à leur place, se remettent gaîment et activement au travail, tandis que madame Ducantal, s'adressant à elles,

— Si votre père vous demande d'où vient cette garniture de boutons, nous dirons... – et la bonne mère reprend avec embarras : – Nous dirons...

— Mon Dieu ! nous dirons que nous avons acheté cette garniture avec les économies que nous faisons sur nos trois francs par semaine.

— Nos cinq francs, Sophie, nos cinq francs.

— Oui, en y comprenant les deux francs de maman ; mais papa ne sait rien de cela, nous ne pouvons lui parler que de nos trois francs.

— C'est juste.

— Chères enfants, votre père voudrait vous donner davantage, mais...

— Dame ! maman, il nous donne ce qu'il peut.

— Tu ajoutes à cela encore quelque chose, chère maman ; de quoi nous plaindrions-nous ?

— Vous plaindre, pauvres enfants ! – reprend madame Ducantal avec effusion ; – vous plaindre ! Non, non, vous savez vous contenter de peu ; jamais vous ne prononcez un mot de regret ou d'envie. Vous êtes actives, laborieuses ; vous aidez notre servante, vous travaillez au moins autant qu'elle ; vous taillez, vous cousez vos robes ; vous savonnez, vous repassez vos bas, vos mouchoirs et vos collerettes, pour épargner les frais de blanchissage ; enfin, vous êtes de vraies petites ménagères. Cela n'empêche pas que si l'on pouvait ce qu'on désire, j'aimerais à vous voir, une fois dans ma vie, habillées à ma fantaisie par une bonne couturière... Que voulez-vous ? une mère a son orgueil ; mais enfin... – ajoute madame Ducantal en soupirant, – chacun a son sort.

— Nous sommes très satisfaites du nôtre, bonne petite maman ; seulement, si une mère a son orgueil, les filles ont, je ne dirai pas leur orgueil, mais...

— Achève, mon enfant.

— Eh bien ! nous trouvons qu'il n'est pas raisonnable à toi, faible comme tu l'es, de te lever, trois fois par semaine, à six heures du matin, pour aller à la halle avec Catherine, quelquefois malgré un temps affreux, n'est-ce pas, Laure ?

— Certainement, car en cette saison surtout le pavé est souvent si glissant ! Mon Dieu, un accident n'est que trop vite arrivé !

— L'on achète à la halle les provisions à beaucoup meilleur marché, l'on a plus de choix. Voilà pourquoi votre père... (Mais se reprenant, madame Ducantal ajoute) : Voilà pourquoi je préfère aller à la halle avec notre servante.

— D'accord, petite mère, il y a économie à acheter à la halle ; mais pourquoi Laure et moi n'irions-nous pas à ta place faire emplette des provisions ?

— Nous te l'avons tant de fois proposé, ma mère.

— Je vous l'ai dit, mes enfants, et je vous le répète, il n'est pas convenable que des jeunes filles de votre âge aillent se mêler à tout ce monde des halles. Si vous saviez quel monde ! — Et tâchant de sourire, madame Ducantal reprend : — Ah ! c'est que souvent les marchandes ne se gênent pas pour vous dire de grosses vilaines sottises quand on débat le prix de ce qu'elles vendent ! Aussi, je vous le demande un peu, chères enfants, quelle figure feriez-vous là ?

— Et moi je te demande un peu s'il n'est pas désolant pour nous de penser que toi, notre mère, tu risques d'être injuriée de la sorte ?... Aussi, — ajoute résolument Sophie, — je compte parler de ceci à mon père, pas plus tard que demain ; je lui dirai combien il est imprudent à toi de t'exposer à...

— Bonté divine ! — s'écrie madame Ducantal sans pouvoir dissimuler sa frayeur, — ne t'avise pas de cela au moins ! ton père s'imaginerait qu'il me répugne d'aller au marché. Sophie, je te défends, entends-tu ?... non, je t'en prie, je t'en conjure, chère enfant, pas un mot de ceci à ton père. Mon Dieu ! mon Dieu !

— Pauvre petite maman, — dit Laure se levant et se rapprochant de madame Ducantal, — te voilà toute tremblante !

— Mère ! — ajoute Sophie se levant aussi, — je ne dirai rien à papa, je te le jure.

Et la jeune fille embrasse tendrement madame Ducantal, qui reprend :

— Vilaine enfant, va ! Tu m'as fait une peur.

En ce moment minuit sonne à la pendule d'albâtre de la chambre à coucher.

— Minuit ! — dit Laure, — déjà minuit ! Comme le temps passe vite en travaillant !

— Mon mari ne rentrera pas encore cette nuit, — pensait tristement madame Ducantal ; et s'adressant à ses filles : — Il faut aller vous coucher, mes enfants ; il est tard.

— Tu ne veux pas que nous veillions avec toi en attendant mon père ?

— Depuis quelque temps votre père est accablé d'affaires, — répond madame Ducantal embarrassée. — Il m'a prévenue que s'il n'était pas de

retour avant minuit, il passerait sans doute la nuit à travailler avec son associé, ainsi que cela lui est arrivé plusieurs fois déjà.

— Trop souvent ! car, vois-tu, il finira par se rendre malade en passant ainsi les nuits, ce pauvre père !

— Heureusement, – ajoute Laure, heureusement il est d’une santé robuste.

— Sans doute ; aussi n’ayez aucune inquiétude. Bonsoir, mes enfants ; allez vous reposer, car depuis ce soir six heures, vous vous occupez à coudre à la clarté de la lampe, et cela fatigue cruellement les yeux.

— Bonsoir, petite maman, – disent Laure et Sophie à madame Ducantal en l’embrassant ; – bonne nuit, dors bien.

— Et surtout, mes enfants, je vous le demande en grâce, pas un mot à votre père au sujet de mes courses à la halle.

— Sois tranquille ; je me reproche presque maintenant d’avoir eu cette pensée-là, et pourtant... Enfin, bonsoir, mère.

Les deux jeunes filles sortent de la chambre à coucher. Madame Ducantal, après leur départ, s’assoit près de la table, fond en larmes et garde longtemps le silence ; puis elle se dit d’une voix navrante :

— C’est fini, mes filles et moi, nous ne sommes plus rien pour mon mari ! Il passe maintenant presque toutes ses journées et ses nuits dehors. Mon Dieu ! depuis que je suis devenue valétudinaire, je m’étais habituée à cette pensée que mon mari avait peut-être une maîtresse ; je ne suis jalouse que de son affection pour moi et mes enfants ; je ne me plaignais jamais ; je me résignais à l’économie sévère qu’il nous imposait ; j’en souffrais parfois, parce que Laure et Sophie sont souvent réduites à certaines privations ; mais au moins mon mari, quoiqu’il soit peu expansif, nous témoignait quelque tendresse ; il semblait se plaire à la maison, tandis que, depuis plusieurs mois, on dirait que nous lui sommes à charge et qu’il a pris sa maison en aversion ! Je fais mon possible pour que mes enfants ne remarquent pas ce changement dans la conduite de leur père. J’étais déjà bien craintive, mais je n’ose plus maintenant parler à mon mari qu’en tremblant... C’est à peine si j’ai le courage de le regarder en face. Hélas ! mon Dieu ! qu’est-ce qui le détourne donc ainsi de nous ?... Une mauvaise femme peut-être.

Et la mère de famille fond en larmes dans la solitude de la chambre conjugale.

III

ÉMILIA LAMBERT (nom pseudonyme) était l'une des lorettes les plus en vogue de Paris. Née de laborieux artisans qui, grâce à leur travail, suffisaient largement aux besoins de leur fille, dont ils payaient l'apprentissage chez une couturière en renom, Émilie Lambert tomba dans le désordre, par suite de sa paresse, de sa vanité, de son goût immodéré des plaisirs, et surtout par l'espoir d'assouvir une âpre cupidité.

L'on éprouve encore une sorte de pitié, de douloureux intérêt pour ces malheureuses créatures, presque fatalement vouées au désordre par l'abandon, par l'ignorance, par la misère, par un chômage forcé ou par un salaire hors de toute proportion avec les plus rigoureuses nécessités de la vie. Celles-là ont presque toujours conscience de leur ignominie, et la cachent au fond de hideux repaires ou dans l'ombre nocturne des rues mal famées. Celles-là vivent dans la fange, dans les haillons, et, jeunes encore, meurent généralement phthisiques ou corrodées par la brûlante âcreté des spiritueux, parce qu'elles demandent à l'ivresse l'éphémère oubli de leur épouvantable existence.

Mais il en est d'autres dont l'infamie n'a pas même l'excuse insuffisante du délaissement, de la misère, de la faim ; leur froide corruption est réfléchie, leur déshonneur habile et savant en arithmétique. Souvent moins jeunes, moins belles que leurs sœurs déguenillées, leur attrait le plus puissant est le prix qu'elles coûtent. Celles-là, saturées, rassasiées des folles prodigalités d'un luxe insolent, fêtées, adulées, chantées, poétisées (elles ont leurs panégyristes, elles ont leurs poètes), étalent leur abjection en plein soleil, en plein théâtre. Les honnêtes femmes les contemplent, la rougeur au front et parfois l'envie au cœur ; oui, l'envie au cœur ! Cela est triste, mais cela est. Oui, telle est, depuis bien des années déjà, la dégradation des mœurs, que, voyant leurs époux, leurs frères, leurs pères, leurs amis, vouer un culte presque exclusif à ces divinités impudiques, les honnêtes femmes éprouvent

parfois un instant, malgré elles, d'amers ressentiments d'envie ou de jalousie contre leurs ignobles rivales !

Ce luxuriant épanouissement du vice, doublement funeste et hideux parce qu'il resplendit de magnificence, a toujours fait se pâmer d'aise les partisans de ce qu'une certaine école a appelé la prospérité générale. À leurs yeux, la courtisane éblouissante de pierreries sera toujours l'une de ces fécondes superfluités, l'un de ces chiffres irrécusables qui constateront le développement de la richesse publique.

Le raisonnement de ces économistes de lupanar est fort simple (ces femmes-là ont leurs économistes, ainsi qu'elles ont leurs poètes). Ils ont dit ceci :

« Plus il y aura de lorettes entretenues superbement, plus l'on dépensera d'argent.

« Pour dépenser énormément d'argent, il faut en gagner énormément.

« Or, l'on ne peut réaliser de ces gains fabuleux que grâce à un immense mouvement d'affaires.

« Donc, il y aura un immense mouvement d'affaires...

« Donc, vive l'argent et les lorettes ! »

Cette apothéose de l'immoralité, élevée à la hauteur d'un système économique ; cette glorification du vice, pourvu qu'il soit paré ; ce culte de la convoitise pourvu qu'elle soit heureuse ; ce vivant et fatal exemple de l'inconduite opulente et triomphante ; cet outrageux défi jeté sans cesse en tous lieux aux sentiments honnêtes, n'ont-ils pas toujours été des preuves flagrantes de l'avilissement des esprits, de la corruption des mœurs ? Cette sanie morale demande un remède héroïque. Le fer et le feu sont seuls efficaces contre la gangrène. Essayons, dans ce récit, de cautériser la plaie, au risque de faire crier le malade, comme dirait le DIABLE-MÉDECIN.

IV

Émilia Lambert, l'une des lorettes les plus à la mode de Paris, occupe un appartement somptueux, dont le boudoir surtout est meublé avec un luxe inouï, une recherche incroyable. Il est environ une heure après midi. La lorette, à demi couchée sur une chaise longue de bois doré recouverte de satin ponceau, porte une toilette du matin d'une extrême élégance. Cette jeune femme, âgée d'environ vingt-six ans, accomplie de formes comme une statue grecque, est d'une éblouissante beauté. Cependant, chose étrange, l'azur de ses yeux, l'éclatante blancheur de sa peau, sa carnation rose et tendre, semblent appartenir à une blonde, et cependant ses cheveux, ses sourcils sont d'un noir de jais ; ses cils seuls ont une nuance cendrée. L'expression de la physionomie d'Émilia Lambert est ennuyée, nonchalante, froide et bête.

La lorette continue un entretien commencé avec une autre jeune femme nommée Juliette.

Juliette est plus que modestement vêtue ; ses traits sont couturés par les profondes cicatrices d'une petite vérole récente.

— Enfin, – continuait Juliette en s'adressant à Émilia Lambert, – tu comprends, cette maudite petite vérole m'avait tellement enlaidie, qu'il m'a quittée. Il ne me reste qu'un maigre mobilier ; aussi je...

— Alors accepte mon offre, – répond Émilia d'un ton protecteur ; – je te prends comme dame de compagnie ; c'est bon genre. Je ne serai plus seule dans ma voiture, quand je vais me promener au bois ou aux Champs-Élysées ; et puis, au spectacle, tu te mettras à côté de moi, sur le devant de ma loge.

— Pour servir de repoussoir. Je suis devenue si laide ! – pensait Juliette avec amertume. – Mais la nécessité... – elle reprend tout haut : — J'accepte ton offre avec reconnaissance, ma bonne petite. Ah ça ! ton monsieur Ducantal est donc un Crésus ?

— Il gagne des millions à la Bourse.

— Et sa figure, son âge ?

— Environ cinquante ans, plutôt mal que bien, du ventre, le teint très rouge, cheveux d'un blond ardent, amoureux comme un fou, voilà son signalement.

— Et l'ami de cœur ?

— L'ami du cœur ?... — dit Émilia Lambert en haussant les épaules, — ah ! l'amour, quelle bêtise ! J'ai joliment le temps de songer à l'amour !

— À quoi donc passes-tu ton temps ?

— Je le passe à m'amuser, — répond la lorette en bâillant ; — je satisfais toutes mes fantaisies ; je jette l'argent par la fenêtre ; j'éclipse les femmes du monde et surtout nos autres dames, le jour aux Champs-Élysées, par mon attelage ; le soir, au spectacle, par mes toilettes ; et puis les soupers, le lansquenet !... Enfin, je n'ai pas un moment à moi !

— Je ne peux me lasser d'admirer ton appartement ! — dit Juliette regardant autour d'elle. — Quel luxe, mon Dieu ! quel luxe !

— Ah bien oui ! — répond Émilia Lambert avec un accent d'envie amère ; — du luxe ? Je suis logée comme une petite bourgeoise, en comparaison d'Hélène... Elle a un hôtel, ma chère, un magnifique hôtel, qu'elle occupe toute seule ; dix chevaux d'attelage, un piqueur pour surveiller son écurie, un gros cocher anglais à perruque, deux valets de pied poudrés derrière son coupé de gala, et lorsqu'elle sort dans sa calèche, c'est toujours à quatre chevaux à la Daumont. En un mot, elle mène un train de princesse, cette Hélène ! Son monsieur Desmazes a dépensé pour la meubler cinq à six cent mille francs, et c'est tout au plus si monsieur Ducantal a dépensé ici cent mauvais mille francs ! Aussi j'ai pris mon appartement en horreur depuis que j'ai vu l'hôtel d'Hélène.

— Son monsieur Desmazes est donc colossalement riche ?

— Il est heureux à la bourse, voilà tout. Du reste, je ne laisse pas de repos à Ducantal qu'il ne m'ait donné un hôtel... Hélène en a bien un ! — ajoute la lorette en comprimant un léger accès de toux.

— Voilà encore que tu tousses, ma bonne petite !

— Je me serai refroidie cette nuit, en sortant de la Maison-d'Or, où nous avons soupé, après l'Opéra. Ducantal a même fait quelque chose de très bien. On a joué après souper ; l'un de ces messieurs laisse tomber sous la table une pièce de quarante francs ; voilà-t-il pas ce pingre marchant à quatre pattes pour chercher sa pièce d'or ! Ducantal prend un billet de cinq cents francs, le tortille, l'allume à une bougie et dit à ce monsieur en se baissant, — Je vais vous éclairer.

— Peste ! quel genre ! C'est une trouvaille pour toi qu'un pareil Crésus !

— Il m'aime comme un possédé. À souper, il était aux cent coups en m'entendant tousser. Il a dû aller ce matin consulter pour moi le fameux docteur Max et lui demander de venir me voir dans la journée.

— Il paraît que c'est un homme singulier, presque effrayant !

— Le docteur Max ?

— Oui. Le médecin qui m'a soignée de ma petite vérole me disait que le docteur Max connaît tout Paris. Il est le médecin des plus riches comme des plus pauvres ; mais on raconte de lui des choses... enfin, juge : on l'a surnommé le DIABLE MÉDECIN !

— C'est drôle...

— Pas si drôle... Je te répète que c'est un homme presque effrayant.

— En quoi, effrayant ?

— On dit qu'il sait une foule de secrets, et que rien ne lui échappe. Tiens, par exemple, personne ne se doute que tu étais blonde avant de te faire teindre les cheveux en noir, et, entre nous, je ne comprends pas ce caprice de ta part ; tu avais la plus belle chevelure cendrée que j'aie vue, et...

— Encore une fois je me fais teindre les cheveux, parce que je trouve piquant d'avoir le teint, les yeux d'une blonde et la chevelure d'une brune, — répond la lorette avec impatience et un léger embarras. — Ne parlons plus de cela ; tu m'as promis le secret, j'y compte, et je reconnâtrai ta discrétion en te gardant comme dame de compagnie.

— Ce n'est pas l'intérêt qui me guide, ma bonne petite ; aussi, maintenant, c'est entre nous à la vie à la mort. Seulement, je crains que ce diable de docteur Max, qui devine tout, s'aperçoive que tu es blonde.

— Bah !

— Et s'il allait deviner aussi que tu as changé de nom, et que...

— Tu es fièrement impatientante, ma chère ! tu rabâches toujours la même chose. J'ai changé de nom, je te l'ai dit, parce que j'avais un nom canaille : Madeleine Froquet. Est-ce que l'on peut s'appeler Madeleine Froquet ?

— C'est juste. Mais, dis donc, ma bonne petite, ce nom de Madeleine Froquet me rappelle quelqu'un...

— Qui cela ?

— Théodore, ton premier amour.

— Joli souvenir !

— Est-ce que tu l'as revu depuis ce temps-là, Théodore ?

— Jamais, – répond insoucieusement Émilia Lambert ; – je ne sais pas seulement ce qu'il est devenu.

— Il t'aimait tant !

— Lui ! un affreux menteur qui m'a filouté mon premier amour ! car enfin, à entendre ce monstre-là, il devait me donner mille francs par mois, ne couvrir de bijoux ; nous devons jouir de tous les plaisirs de Paris, avoir une voiture ; moi, novice, et dans l'innocence de mes dix-sept ans, je crois à ses promesses ; jugeant ce Théodore sur l'apparence, car il était toujours parfaitement mis, je me sauve de chez mes parents, qui, m'a-t-on dit, sont morts de chagrin, et je vais chez Théodore. Ah ! ma chère, quelle atroce flouerie ! j'étais volée ! Il occupait deux mauvaises chambres au quatrième. Ce va-nu-pieds-là était commis dans une maison de nouveautés. Aussi, durant deux mois que j'ai été assez cruche pour passer avec lui, quel luxe ! quels régals ! quels plaisirs ! Les dimanches, un dîner à quarante sous le cachet, au Palais-Royal ; ensuite, une place aux secondes galeries d'un petit théâtre, et, pour souper, un morceau de galette acheté chez le pâtissier du Gymnase ; sans compter qu'en cas de mauvais temps, nous avions pour équipage, moi mes socques, et Théodore son parapluie. Merci du souvenir ! il est flatteur !

— Et après ta liaison avec Théodore, qu'est-ce donc que tu es devenue ?

— J'ai voyagé, – répond brusquement la lorette en rougissant légèrement.
– En vérité, ma chère, tu es assommante avec tes questions.

— Allons, ne te fâche pas, ma bonne petite ; c'est par intérêt pour toi que je...

— C'est bon, c'est bon, en voilà assez !

Jenny, femme de chambre d'Émilia Lambert, entre en ce moment.

— Madame, c'est une lettre de la part de monsieur Malicorne ; et puis la demoiselle de boutique de la lingère de madame apporte des échantillons.

— Qu'elle attende ! – répond avec hauteur Émilia Lambert. – Et elle lit la lettre que sa femme de chambre vient de lui remettre.

V

Juliette, jetant sur la lorette un regard sournois et venimeux, se disait :

— Il faut qu'Émilia me croie plus instruite que je ne le suis de certaines circonstances de sa vie pour m'offrir charitablement de me prendre comme dame de compagnie. Je sais qu'elle est blonde, qu'elle s'appelle Madeleine Froquet, mais il n'y a là-dedans rien de compromettant pour elle. Elle a donc un autre secret... Je tâcherai de le découvrir, et d'en profiter.

— Ce cher Malicorne ! – reprend tout haut la lorette après avoir lu la lettre qu'elle tenait, – il est toujours galant.

— Ma bonne petite, – dit Juliette en souriant, – est-ce que ce monsieur Malicorne serait parent des fameuses pilules Malicorne ?

— C'est lui-même.

— On le dit très riche ?

— Énormément riche, car sans compter ce que lui rapportent ses pilules, il a un bonheur insolent dans ses spéculations ; on l'appelle Lucullus, ou le Talon rouge, parce qu'il se donne des airs de marquis. Il m'envoie sa loge aux Italiens pour ce soir. Entre nous, il me fait un peu la cour.

— Et ton monsieur Ducantal n'est pas jaloux ?

— D'abord Malicorne est laid comme une chouette, et puis il tourne la chose en plaisanterie et me dit tout haut, en présence de Ducantal : « Allons, ma charmante, ruinez-moi vite ce Ducantal-là ; je m'inscris comme son successeur. »

— Madame, – dit Jenny rentrant dans le boudoir, – cette demoiselle de magasin a d'autres commissions à faire, et, si madame le désire, elle reviendra.

— A-t-on vu cette impertinente ! Dites-lui de m'apporter son carton, – répond la lorette. Et, s'adressant à Juliette : — Tu m'accompagneras ce soir

aux Italiens. Je te donnerai une des robes que je ne mets plus ; fais-toi coiffer en cheveux et sois ici à six heures ; tu dîneras avec moi ; nous conviendrons plus tard de ce que je te donnerai pour tes appointements.

— Je n’oublierai jamais tes bontés pour moi. Ainsi, à ce soir.

— Et surtout sois chaussée proprement.

— Sois tranquille, je ne te ferai pas honte.

Juliette sort, l’envie et la haine dans le cœur, en se disant :

— Quelle humiliation ! Ah ! si je pouvais me venger !

VI

Un moment après le départ de Juliette, une demoiselle de magasin, tenant un carton à la main, entre dans le boudoir de la lorette et lui fait, en rougissant, une modeste révérence. Cette jeune fille est fort jolie ; la candeur, la timidité se lisent sur son frais visage.

— Vous étiez donc bien pressée, mademoiselle ? – dit aigrement Émilia Lambert ; – vous ne pouviez peut-être pas attendre ? En vérité, c'est incroyable !

— Pardon, madame, – balbutie la jeune fille, devenant pourpre de confusion, – je... je... j'avais d'autres commissions, et...

— Assez ! assez ! Voyons ces échantillons de bonnets, de mouchoirs et de peignoirs.

— J'espère que madame sera plus satisfaite de ceux-ci que de ceux qu'on lui a déjà envoyés, – répond la jeune fille en déployant son carton ; – c'est tout ce que nous avons de plus riche.

— Monsieur le docteur Max vient pour voir madame, – dit Jenny à la lorette en annonçant et précédant le Diable Médecin.

— Voilà donc l'une des idoles de notre temps ! mais aussi, quel temps !... – pensait le docteur Max en entrant dans le boudoir. Et, s'adressant à la lorette : – Madame, l'on m'a prié de passer chez vous...

— Mille pardons, monsieur le docteur ; permettez-moi de jeter un coup d'œil sur ces échantillons.

— La drôlesse est sans façon ! – se dit le Diable-Médecin. Et il ajoute ensuite à part soi, observant avec attention Émilia Lambert, occupée d'examiner les broderies que lui montre la demoiselle de magasin : – La figure de cette courtisane ne m'est pas inconnue. Où donc l'aurai-je déjà vue ?... Sa beauté remarquable me rappelle un souvenir remontant à quelques

années... Mais non, non ; certainement, je me trompe, et pourtant... Allons, j'aurai recours à mon journal de cette époque pour éclaircir mes doutes.

— Ah ça ! mademoiselle, – s'écrie insolemment la lorette, après avoir jeté un regard dédaigneux sur les broderies, +décidément, vous vous moquez du monde !

— Madame, je...

— Rien de plus mesquin que ce que vous m'apportez là.

— Cependant, madame, les mouchoirs valent cinq cents francs la pièce. Les bonnets de nuit sont du même prix, et l'on ne peut laisser les peignoirs à moins de huit cents francs chacun.

— Qu'est-ce que cela me fait donc ! Il faut, mademoiselle, que vous ayez, en vérité, la tête bien dure. Je vous répète que cela n'est pas assez riche pour moi.

— Mademoiselle, – dit le docteur Max à la demoiselle de magasin, – permettez-moi une question : Quels sont vos appointements ?

— Monsieur, – répond la jeune fille rougissant et interdite, – monsieur, je...

— Cinq ou six cents francs par an, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, cinq cents francs.

— Quel original ! – se dit Émilia Lambert, tandis que le docteur Max, continuant de s'adresser à la demoiselle de magasin.

— Votre vie est laborieuse, honnête, quoique vous soyez jolie, fort jolie, mademoiselle. Je suis physionomiste.

— Monsieur, – reprend la jeune fille de plus en plus embarrassée, – je... je ne sais...

— Mais, monsieur, – dit la lorette au docteur avec impatience, – ces compliments à mademoiselle sont...

— Franchement, mademoiselle, – continue le docteur sans paraître entendre l'observation d'Émilia Lambert, – vous avez peine à comprendre, n'est-ce pas ? comment un mouchoir d'une valeur de cinq cents francs... cinq cents francs, votre salaire d'une année... ne paraît pas à madame assez

magnifique pour elle ? – Et se tournant vers la lorette : — Il faut être indulgente à cette jeune fille. Que voulez-vous ! ces pauvres créatures qui gagnent honorablement, péniblement le pain qu'elles mangent, ont l'inconvénient de ne pas se faire une idée exacte des premières nécessités du luxe. Ces ingénues, – ajoute le docteur haussant les épaules, – ces innocentes s'imaginent que payer six mille francs une douzaine de mouchoirs qui vous servent à ne point vous moucher, est quelque chose d'énorme, car les bénéfices de leur magasin fussent-ils de cent mille francs par an, elles n'en seraient pas moins réduites à la portion congrue de leur maigre appointement.

— Mais encore une fois, – reprend Émilie Lambert avec une impatience croissante, – que m'importe cela, monsieur ?

— Allez, mademoiselle, et ne péchez plus ! – dit le docteur Max à la demoiselle de magasin. – Sachez qu'il n'y a rien de trop beau, rien de trop riche pour madame, par cette excellente raison qu'elle est ce que vous n'êtes point, ce que vous ne serez jamais... entendez-vous, mademoiselle ? Il y aura toujours des distinctions sociales que Diable !! – Et le docteur dit tout bas à la lorette, en manière de confidence : — Il ne faut point que ces petites filles, lorsqu'elles sont jolies, s'écartent de leur condition... cela pourrait amener des concurrences déplorables.

— Mais il me semble que c'est très insolent pour moi ce qu'il dit là ce diable de médecin ! – pensait Émilie Lambert, tandis que la demoiselle de magasin, se sentant pour ainsi dire vengée des impertinences de la courtisane par les paroles du docteur Max, souriait doucement en repliant ses échantillons ; puis, faisant une révérence à Émilie Lambert, avant de prendre congé d'elle :

— Nous tâcherons de satisfaire madame ; je lui apporterai demain tout ce que l'on pourra trouver de plus riche.

— C'est inutile ; je me fournirai ailleurs, mademoiselle.

— Pourtant, madame, nous tâcherons de...

— C'est bon... Sortez !

— Pauvre fille ! – pensait le docteur Max en suivant du regard la demoiselle de magasin, – si un moment elle a envié le luxe de cette impudente créature, l'envie aura sans doute fait place au mépris.

Le docteur Max achevait cette réflexion lorsque monsieur Ducantal entra bruyamment et alla baiser au front Émilie Lambert.

VII

Monsieur Ducantal ressemble de tous points au portrait tracé par sa maîtresse : blond ardent, trapu, corpulent, vigoureusement charpenté ; on lit sur ses traits vulgaires l'impudente assurance du nouvel enrichi qui se croit en droit d'afficher ses vices. Monsieur Ducantal, après avoir embrassé la lorette, devenue fort maussade, s'adresse au docteur Max :

— Comment trouvez-vous notre chère malade ? Je vous ai dit que cette nuit et ce matin elle avait beaucoup toussé.

— Oui, par suite d'un léger refroidissement, – répond le médecin, et tâtant le pouls de la lorette, – point de fièvre, la peau est fraîche et souple ; il faut seulement que madame se vêtisse chaudement et boive un peu d'eau d'orge miellée.

— Tu entends, Minette, ce que prescrit le docteur ? Il faut te bien couvrir, ne pas t'exposer au froid.

— C'est bon, – reprend la lorette avec humeur, – j'ai entendu...

— Eh bien ! monsieur Ducantal, – dit le docteur Max d'un ton sardonique, – comment vont les affaires ?

— C'est à ne pas le croire, docteur ! Jamais cela ne s'est vu ! La spéculation charrie des flots d'or. On n'a qu'à y puiser. La France est une Californie, une Australie, un Pérou ! Quel temps, docteur ! Celui qui de nos jours ne devient pas millionnaire est un sot.

— Évidemment... Aussi, voilà une belle occasion de marier vos filles, et surtout de les doter, monsieur Ducantal.

— Monsieur, – reprend monsieur Ducantal avec embarras et un visible dépit, – je...

— Et cette excellente madame Ducantal, comment se porte-t-elle ? – demande le docteur Max sans se départir de son flegme ironique ; puis,

s'adressant à la lorette d'un air confidentiel, – Vous ne sauriez vous imaginer quelle femme c'est que madame Ducantal : l'idéal de la mère de famille ! Ah ! monsieur, vous avez une noble et digne compagne !

— Hé, monsieur ! – s'écrie Ducantal voyant Émilia Lambert devenir pourpre de colère, – vous parlez de ma femme sans la connaître.

— Il est vrai, je n'ai point l'honneur de la connaître personnellement ; mais je donne des soins à une dame qui demeure dans votre maison ; c'est de cette dame, dont je prise fort le jugement, que je tiens ces détails sur votre excellente femme, sur vos deux filles, Laure et Sophie, trésors de grâce, de candeur et de vertu ! – Et s'adressant encore à la lorette, le docteur Max ajoute : — Quel heureux homme que ce cher monsieur Ducantal ! Une épouse exemplaire et des filles adorables. Combien vous devez être touchée, madame, de son bonheur domestique !

— Je m'en moque pas mal !! – dit Émilia Lambert, de qui le courroux va croissant. – Est-ce que l'intérieur de la maison de monsieur Ducantal me regarde, moi ?

— Hein ! Minette, – reprend monsieur Ducantal s'efforçant de rire, – quel mauvais plaisant que ce diable de docteur ! Oh ! Malicorne me l'avait bien dit : « le docteur Max est l'un des plus fameux médecins de Paris, mais c'est Méphistophélès en chair et en os ; il a une blague infernale ; parfois sa raillerie à froid vous surprend et vous démonte. » Quant à moi, l'on ne me démonte pas facilement, et je répondrai à monsieur le docteur : — J'ai une maîtresse charmante, parce que cela me convient, et je trouve singulier que...

— D'honneur ! – répond le docteur Max en se tournant vers la lorette, – d'honneur ! ce cher monsieur Ducantal s'imagine que je viens ici lui reprocher son bonheur illégitime, lui prêcher la morale conjugale, lui rappeler ses devoirs de père de famille, à lui... qui les accomplit admirablement !

— Morbleu ! – s'écrie Ducantal perdant patience, – c'est assez plaisanter !

— Je ne plaisante point, monsieur ; je maintiens ce que j'ai avancé. – Et le docteur Max, s'adressant encore à la lorette, – Figurez-vous, madame, qu'autant ce cher monsieur se montre ici prodigue et magnifique, autant chez lui il se montre économe... peut-être même plus qu'économe. Mais savez-vous pourquoi ? C'est afin d'élever ses filles dans des principes d'ordre,

d'économie ; de faire d'elles, et il a réussi à souhait... de faire d'elles des femmes de bien, modestes dans leurs goûts, laborieuses, pleines de sens, de droiture et de raison, en un mot, d'excellentes ménagères... Hé bien ! madame, avais-je tort de louer chez ce cher monsieur Ducantal la sagesse, la prudence du père de famille ?

— En vérité, il n'y a pas moyen de se fâcher. D'ailleurs, à quoi bon ? – se dit Ducantal. Et il reprend tout haut :

— Allons, docteur, l'on n'a pas eu tort de vous baptiser le Diable-Médecin, car vous avez une malice diabolique.

Jenny, en ce moment, vient dire à la lorette :

— Monsieur Malicorne demande à parler à madame.

— Qu'il entre, ce cher Malicorne ! – répond gaîment Ducantal ; qu'il entre... ce rival abhorré !

VIII

« Monsieur Malicorne est laid comme une chouette, » avait dit Émilia à Juliette.

C'était vrai : rien de plus laid, mais aussi rien de plus impudent que la laideur de monsieur Malicorne. Il se présenta dans le boudoir en « se donnant des airs de marquis » toujours selon le dire d'Émilia Lambert, dont il alla baiser galamment la main.

— Hé ! bonjour donc, monsieur Malicorne, – lui dit le docteur Max. – Et vos pilules ?

— J'en vends énormément, mais je n'en prends jamais : aussi, j'engraisse et j'enrichis. Ah çà ! docteur, j'espère que votre présence n'est pas d'un mauvais augure ? Notre charmante Émilia n'est sans doute que légèrement indisposée ; sinon, cela contrarierait fort mes projets. Je venais, chère belle, vous inviter à souper ce soir, après les Italiens.

— Docteur, – dit Ducantal, – madame peut-elle accepter sans imprudence cette invitation ?

— Il vaudrait mieux que madame s'en abstînt.

— Quels trouble-fêtes que ces médecins ! – s'écrie monsieur Malicorne, – Hé ! pardieu, docteur, si vous craignez que votre belle malade se livre à quelque écart de régime, venez souper avec nous. Vous la surveillerez, terrible homme que vous êtes !

— Au diable Malicorne ! – pensait Ducantal ; – ce docteur sardonique m'est insupportable.

— Un souper dérange mes habitudes, – répond le docteur, remarquant le secret dépit de Ducantal, – mais je suis capable de tous les sacrifices lorsqu'il s'agit de veiller sur la précieuse santé de madame.

— Donc, à minuit à la Maison-Dorée, cher docteur, – reprend Malicorne ; – nous serons là quelques couples de joyeux viveurs et de joyeuses viveuses ; je paie un pari perdu, cent bouteilles de vin de Champagne.

— Vous serez toujours très grand seigneur, mon cher monsieur Malicorne.

— Docteur, je n'ai qu'une prétention : connaître à fond et pratiquer l'art de bien vivre... Jouir est ma morale, le plaisir ma loi, le succès mon dieu ! Je n'admets que deux classes de gens...

— Les honnêtes gens et les coquins ?

— Allons donc ! vous feignez d'être naïf, docteur Méphistophélès, – répond M. Malicorne en ricanant et haussant les épaules. – Honnêtes gens, coquins, vice, vertu, devoir, droit, conscience ! mots sonores parce qu'ils sont vides ! dictionnaire suranné ! vocabulaire gothique ! Qu'est-ce qu'un honnête homme ? qu'est-ce qu'un coquin ? Où est la marque de fabrique... comme dirait monsieur Biétry ? Où finit le coquin ? où commence l'honnête homme ? C'est vague, c'est nébuleux. Moi, je ne me paie pas de phrases ; je veux l'évidence, le fait. Je m'incline devant le fait... Donc, je ne connais que des gens heureux ou malheureux, des habiles ou des malhabiles, des gens d'esprit et des sots !

— Donc, – reprend M. Ducantal, – vivent les gens d'esprit et nargue des niais !

— D'où il suit que l'on pourrait dire : heureux comme un coquin ?... Hé ! hé ! cela s'est vu, se voit et se verra, – répond le docteur Max ; et s'adressant à la lorette : — N'oubliez pas, madame, mon ordonnance : vous vêtir chaudement et boire de l'eau d'orge miellée.

— Ah ça ! docteur, c'est entendu, – reprend monsieur Malicorne, – vous êtes des nôtres ce soir à souper, afin de veiller sur notre charmante malade ? Vous trouverez de gais convives.

— Tous gens... d'esprit, n'est-ce pas ? – répond le docteur Max avec son sourire caustique, et il sort en disant : — À ce soir, cher monsieur Malicorne !

La lorette, aussitôt après le départ du médecin, dit aigrement à monsieur Ducantal :

— Je vous déclare que votre docteur Max m'agace horriblement les nerfs. Je ne veux pas qu'il remette les pieds ici !

— C'est l'un des plus fameux médecins de Paris. J'avais cru bien faire de te l'envoyer, Minette, et...

— Laissez-moi tranquille ; vous êtes insupportable.

— Une querelle ? bravo ! — s'écrie joyeusement Malicorne ; — mes actions montent ! j'ai des chances ! Allons, ma charmante, mettez vite à la porte cet affreux Ducantal ; ruiner ce gaillard-là durerait trop longtemps au gré de mon impatience amoureuse.

— En attendant ma ruine, — dit M. Ducantal fouillant à sa poche, — voilà un petit paquet de mille pour faire des papillotes à Minette.

— Ah !... — répond Émilia Lambert nonchalamment et bâillant. — Combien y a-t-il là-dedans ?

— Regardes-y, curieuse.

La lorette compte avidement les billets de banque et se dit : — Je les changerai pour des louis, ça me complétera cent mille francs en or pour mon boursicot.

— Je me sauve ! — s'écrie gaiement monsieur Malicorne ; je voulais, à la faveur d'une querelle, pousser ma déclaration à la charmante ; mais le paquet de mille m'enfoncé, c'est une tuile d'or qui tombe sur la tête de mon amour ! J'attendrai la baisse.

— Ah ! oui... la baisse ! — répond Ducantal en se frottant les mains, — comptez-y, mon cher ! Aplatis, les baissiers ! Hausse... hausse et toujours hausse !... Le ballon est lancé, il ne s'arrêtera plus... entendez-vous cela, mon scélérat de rival ?

— Malheureux ! ne me poussez pas au désespoir, je suis capable d'avaler... une boîte de mes pilules ! — et baisant la main d'Émilia : — N'oubliez pas mon invitation... À ce soir, ma toute belle !

— Non, je vous déteste ! Quelle idée vous avez eue d'inviter à souper ce maudit docteur !

— Nous le griserons ; nous verrons le diable en goguette ! Ce sera drôle ! Adieu, Ducantal, — ajoute Malicorne en quittant le boudoir ; — adieu, rival

abhorré ! La baisse couronnera mon amour !

IX

Monsieur Ducantal, resté seul avec Émilia Lambert, s'approche d'elle, prend sa main, et d'une voix caressante :

— Minette est-elle encore fâchée ?

— Laissez-moi ! – répond brusquement la lorette. – Vous croyez peut-être que c'est agréable d'entendre ce médecin me jeter à la face les vertus de votre femme et de vos filles ! Au fond, je m'en moque, de leurs vertus ! Mais ce monsieur espérait me vexer... Voilà à quoi vous m'exposez !

— Voyons, Minette, – dit Ducantal, s'asseyant et voulant prendre la main de la lorette, – sois gentille. Est-ce ma faute si...

— Encore une fois, laissez-moi, – répond Émilia Lambert, repoussant Ducantal, – je suis furieuse !

— Comment ! à l'instant même, je viens encore de te donner...

— Voilà-t-il pas le Pérou ! vingt-cinq mauvais mille francs ! Vous allez peut-être me les reprocher ?

— Non, certes ; mais enfin...

— Après tout, qu'est-ce que cela me fait donc à moi si vous passez pour un pingre ?

— Moi !

— Hélène est venue me voir hier. Savez-vous ce qu'elle m'a dit : – « C'est assez propre chez toi, mais ça empoisonne la soupe à l'oignon dans ton escalier. »

— C'est la faute de cette maudite portière, – s'écrie Ducantal ; – elle a la rage de la soupe à l'oignon !

— Si c'est là votre excuse, elle est baroque. Enfin, Hélène a ajouté : – « Je ne comprends pas comment ton monsieur Ducantal te laisse dans un

trou pareil... Il faut qu'il ait gagné beaucoup moins d'argent qu'on ne le prétend. Il paraît que Desmazes a raison de dire : — On parle des millions de Ducantal, c'est une plaisanterie. Il a carotté quelques centaines de mille francs à la bourse, voilà tout ! »

— Cette pimbêche d'Hélène a dit cela ?

— Elle n'est pas la seule à le dire. On croit que vous voulez paraître plus riche que vous ne l'êtes... Après tout je ne sais pas la vérité sur vos affaires, moi !

— Comment, toi aussi, Minette, tu doutes que...

— Je suis comme Malicorne, je ne connais que le fait. Hélène a un hôtel qu'elle occupe toute seule, voilà un fait ; je n'ai qu'un appartement de deux liards, voilà un autre fait ; d'où je conclus que Desmazes est assez riche pour donner un hôtel à Hélène, et que, pour m'en donner un, vous êtes trop pauvre ou trop pingre... Maintenant entre pingre ou pauvre, choisissez, ça vous regarde.

— Ah ! messieurs les envieux ! — s'écrie Ducantal avec amertume ; — ah ! ma fortune se borne à quelques malheureuses centaines de mille francs carottés à la bourse ! Ah ! mademoiselle Hélène, vous trouvez que ça empoisonne la soupe à l'oignon dans l'escalier de ma maîtresse ! Ah, Desmazes est plus riche que moi ! Minette, connais-tu un hôtel à vendre ?

— Il y en a un ravissant aux Champs-Élysées avec un jardin. Je passe chaque jour devant en allant au bois.

— Où est situé cet hôtel ?

— Dans l'avenue ; la troisième maison à droite après le rond-point.

— Très bien, — dit monsieur Ducantal en prenant son chapeau, — je vais de ce pas...

— Il serait vrai, tu vas...

— Acheter cet hôtel, pauvre carotteur que je suis !

— Mon gros Mimi, je t'adore ! — s'écrie la lorette sautant au cou de monsieur Ducantal. — Hélène et son Desmazes vont crever de dépit !

La femme de chambre vient troubler l'expansion de la reconnaissance d'Émilia Lambert en remettant une lettre à monsieur Ducantal et lui disant :

— Monsieur, c'est de la part du télégraphe.

— Ma correspondance par la télégraphie privée, – dit Ducantal.

Il prend vivement la lettre, la décachète, lit et s'écrie radieux :

— Il y a dans cette nouvelle trois francs de hausse ! un million à gagner !... Minette, tu auras un hôtel avec un jardin d'hiver.

— Un jardin d'hiver !... Hélène n'en a pas : elle en pleurera !

— Sommes-nous encore fâchée contre notre infortuné carotteur ?

— Non, gros chéri, – répond Émilia Lambert. Et minaudant elle ajoute :
— Quoi, Georges, tu t'en vas déjà ?

— Diable ! il faut que j'arrive à la bourse avant son ouverture, afin d'exploiter ma nouvelle, – répond Ducantal. Et il sort précipitamment en criant : — Trois francs de hausse ! trois francs de hausse !

— Un hôtel ! un jardin d'hiver ! – se disait la lorette avec un orgueilleux ravissement. – Je donnerai un bal pour pendre la crémaillère ; j'inviterai toutes ces dames. Je serai la seule qui ait un jardin d'hiver... Vont-elles enrager !... Il y aura une masse de fleurs, ça embaumera, et je dirai à Hélène : « Est-ce que tu trouves que ça empoisonne encore la soupe à l'oignon ? »

— Madame, – vient dire Jenny à sa maîtresse, – il y a là un jeune homme ; il désire parler à madame ; il s'appelle monsieur Théodore, et...

— Répondez que je suis sortie ! – dit vivement la lorette ; – je ne veux pas recevoir ce monsieur !

— Pardon, mais j'entre malgré la consigne ! – s'écrie monsieur Théodore, qui avait suivi la femme de chambre.

X

Monsieur Théodore est un fort beau garçon de trente ans, vêtu avec élégance, et dont les traits fatigués annoncent le précoce abus des plaisirs. M. Théodore s'approche avec empressement de la lorette, lorsque celle-ci, l'arrêtant d'un geste théâtral, lui dit d'une voix aigre et sèche :

— Monsieur, vous voulez me compromettre... Je vous prie de vous en aller tout de suite !

— Comment, Émilia, c'est ainsi que tu m'accueilles ?

— D'abord, monsieur, je vous défends de me tutoyer ; ensuite je me hâte de vous déclarer que vous êtes pour moi comme si je ne vous avais jamais connu.

— Moi, ton premier amour !

— Osez-vous bien, vous qui m'avez indignement trompée, parler de ce temps-là ?

— Émilia, je...

— Tout ce que vous direz ou rien, c'est la même chose ; j'aime quelqu'un, et vous allez me faire le plaisir de sortir à l'instant.

— De grâce, écoutez-moi.

— Vous m'impatientez à la fin ! Oubliez-moi comme je vous ai oublié. C'est facile.

— Émilia, vous pouvez faire mon bonheur ! – s'écrie monsieur Théodore d'une voix suppliante. Et tombant à genoux devant la lorette : — Vous pouvez réaliser le plus ardent de mes rêves ; vous pouvez...

— Quel front ! Relevez-vous, monsieur ! Si quelqu'un entrerait, je serais perdue ! Oser me demander de faire votre bonheur, lorsque je vous ai dit que j'aimais quelqu'un !

— Vous parlez de monsieur Ducantal, — reprend Théodore toujours agenouillé, — de cet homme qui...

— Assez, monsieur ! Oui, j'aime monsieur Ducantal, je l'adore ! Est-ce clair ? Allez-vous vous relever, à la fin ?

— Hé, parbleu ! — répond Théodore en se relevant, — moi aussi je l'adore !

— Est-ce qu'il devient fou ? — se demande la lorette. — Vous adorez monsieur Ducantal ?

— Oui, je l'adore ! je le vénère ! je l'admire ! — s'écrie le jeune homme avec une exaltation croissante ; — je l'admire, ce dieu de la spéculation ! Mon rêve le plus ardent est de marcher de loin... oh ! de bien loin sur ses traces, de ramasser les miettes d'or qu'il laisse sur son chemin, et de vous offrir une bonne part de mon gain si vous consentez à me recommander à M. Ducantal. Émilia, je vous en supplie, un mot de recommandation près de lui, et vous me rendrez le plus heureux des hommes ! vous ferez, je vous le répète, le bonheur de ma vie !

— Quoi ! vous ne veniez pas me parler d'amour ?

— L'amour ! allons donc ! c'est bon pour les niais. Je vise au solide. Aussi, apprenant que vous étiez la reine de ce hardi spéculateur, l'un des princes de la bourse, je me suis dit : « Peut-être Émilia, en souvenance du temps passé, voudra-t-elle m'appuyer auprès de monsieur Ducantal, et je partagerai mes bénéfices avec elle. »

— Puisqu'il ne s'agit pas d'amour, mais de bénéfices à partager, c'est différent. Mais qu'est-ce que monsieur Ducantal peut faire pour vous ?

— J'ai une misérable place de premier commis. Mon patron a, il est vrai, porté mes appointements à quatre mille cinq cents francs ; mais je vous le demande, à vous Émilia qui connaissez maintenant les adorables enivres de Paris, est-ce que l'on peut vivre en ce temps-ci avec quatre mille cinq cents francs par an ? Non, l'on végète, l'on endure mille privations. De plus sots que moi ont été élevés à la fortune en un tour de roue ! Je suis actif, entreprenant, adroit, peu scrupuleux, bon à tout, prêt à tout, et si monsieur Ducantal daignait, grâce à vous, me lancer dans les affaires, pourquoi ne deviendrais-je pas riche comme tant d'autres ? Oh ! Émilia ! si vous saviez quelle soif inextinguible de luxe, de jouissances, éveillé, excité, irrité en

nous, pauvres diables, la vue de ces hardis aventuriers ; audacieux spéculateurs, hier encore traînant la savate et aujourd'hui nageant en pleine opulence ! Pourquoi pas nous aussi bien que ceux-là ? Que nous manque-t-il ? Est-ce l'audace ? est-ce la résolution de parvenir à tout prix ? Non, non ! Nous faisons litière des sots préjugés ! Nous hurlons avec les loups ! Ce qui nous manque, ce qui me manque, c'est l'occasion ! et, grâce à vous, je peux la saisir au vol, cette fantasque déité ! Émilia ! Émilia ! vous pouvez d'un mot m'ouvrir les portes d'or de la fortune ! Vous êtes assez heureuse pour n'avoir plus rien à désirer. Soyez généreuse, tendez la main à un ancien ami ; il ne sera pas ingrat, il partagera son gain avec vous !

— La voiture de madame l'attend, — vient dire Jenny à sa maîtresse.

— Donnez-moi un mantelet bien chaud, — répond la lorette ; puis s'adressant à monsieur Théodore, — Je parlerai de vous à monsieur Ducantal, mais à la condition expresse que vous ne remettrez jamais les pieds chez moi ; vous pourriez me compromettre.

— Je n'en aurai garde ! Ce serait aussi compromettre l'appui que vous m'accordez auprès de monsieur Ducantal. Merci, merci, ma chère Émilia ; comptez sur ma reconnaissance éternelle. Je vous le jure, vous ne me reverrez jamais !

— Mais nous partagerons les bénéfices, si Ducantal s'intéresse à vous ?

— Émilia, me croyez-vous ingrat ?

— C'est des mots... Si je vous recommande à Ducantal, vous me ferez des billets pour une certaine somme.

— J'y consens : voici mon adresse, — ajoute M. Théodore en donnant sa carte à la lorette. — Écrivez-moi dès que vous aurez quelque chose de positif à m'apprendre. Adieu, chère Émilia.

— Adieu.

XI

Ce même jour, vers les six heures du soir, Sophie, l'aînée des filles de monsieur Ducantal, effilant un morceau de vieux linge, confectionnait de la charpie. De temps, à autre, elle prêtait l'oreille avec inquiétude du côté de l'une des portes latérales du modeste salon, et disait d'une voix émue :

— Pauvre bonne mère ! quel horrible accident ! Elle pouvait être tuée ! — Puis, portant son mouchoir à ses yeux, Sophie ajoutait : — Mon Dieu ! quand je pense qu'elle était sortie pour nous acheter cette maudite garniture de boutons de jais !

À ce moment, Laure, refermant avec précaution une porte voisine, vient rejoindre sa sœur. Celle-ci demande avec anxiété :

— Comment se trouve maman ?

— Mieux... elle sommeille... — Et se jetant au cou de Sophie en fondant en larmes, Laure ajoute : — Je n'osais pas pleurer devant notre mère.

— Tu m'effrayes ! Elle est donc plus souffrante que tu me le dis ?

— Non, non, je te le jure ; elle repose...

— Alors, d'où vient que tes larmes redoublent ?

— Ah ! Sophie, si tu savais !...

— Que veux-tu dire ?

— Pourvu que maman n'ait rien entendu !

— Rien entendu ! Quand cela ?

— Lorsqu'elle a été transportée dans la boutique où on lui a donné les premiers secours.

— Hélas ! au milieu de toutes nos inquiétudes, je n'ai pas encore songé à te demander des détails sur ce cruel événement. Parle, je t'en conjure, ma

chère Laure !

— Nous étions donc sorties, maman et moi, pour aller acheter cette garniture de boutons qu'elle voulait nous donner. Il a neigé cette nuit, le pavé était humide et glissant...

— Et de crainte d'être grondée par papa, ma mère n'avait pas osé prendre un fiacre ?

— Oui, – répond Laure avec amertume, – il lui refuse un fiacre, et pourtant... – Elle n'achève pas, et porte son mouchoir à ses yeux.

— Laure, – reprend Sophie, – bonne petite sœur, qu'as-tu encore à pleurer ?

— Tu vas le savoir, – répond Laure, essuyant ses larmes. – Le pavé était, dis-je, très glissant ; notre pauvre mère n'est, tu le sais, ni très forte ni très alerte ; je la soutenais de mon mieux, en m'appuyant de mon autre main sur mon parapluie. Nous arrivons en face de la rue de la Paix, beaucoup de voitures se croisaient sur la chaussée. Maman me dit : « Mon enfant, nous ne pourrions pas traverser le boulevard en nous donnant le bras ; marche la première, je te suivrai. » – Moi, ne voyant pas de voitures trop proches de nous, je tente le passage, et au bout de quelques pas je me retourne afin de regarder si maman venait. À ce moment même s'avavançait rapidement une très belle voiture. Maman l'aperçoit, hésite d'abord, puis se décide à traverser le boulevard, mais hélas ! trop tard... elle veut courir, le timon de cet équipage la heurte... la renverse...

— Ah ! – s'écrie Sophie en frémissant, – ah ! c'est affreux !

Les deux jeunes filles restent pendant un moment muettes d'émotion ; puis Laure reprend d'une voix altérée,

— Je vois notre mère rouler sous les pieds des chevaux... je m'élance sans réflexion...

— Courageuse sœur ! – dit Sophie en embrassant Laure, – chère sœur !

— Que s'est-il passé en cet instant ? Je l'ignore ; je n'avais plus la tête à moi ; j'ai seulement senti que je tombais, et j'ai entendu maman s'écrier : « Mon Dieu ! ayez pitié de mon enfant ! »

— Elle s’oubliait pour ne penser qu’à toi ! Par miracle tu n’as pas été blessée... Pauvre Laure ! Bien vrai, tu ne te ressens pas de cette chute ?

— Non, je suis un peu courbaturée, voilà tout ; mais, dans le premier moment, la frayeur m’avait fait perdre connaissance... Enfin, lorsque je suis revenue à moi, j’étais avec maman dans un magasin de lingerie où l’on nous avait transportées ; la maîtresse du magasin et ses demoiselles de comptoir nous donnaient tous les soins possibles, et l’une d’elles...

— Achève...

— Pourvu, mon Dieu ! que maman ne l’ait pas entendue comme moi !... L’une d’elles dit à demi-voix à ses compagnes avec indignation : « N’est-il pas honteux de voir les chevaux des lorettes écraser de pauvres femmes ? Ce bel équipage appartient à la maîtresse de monsieur Ducantal, qui a gagné des millions à la Bourse ! »

Sophie tressaille de surprise. Les deux jeunes filles, atterrées, gardent le silence, et, après quelques instants de réflexion, Sophie dit à sa sœur :

— Mais, chérie, ce n’est pas de notre père qu’il s’agit ! c’est impossible !

— Je voudrais le croire.

— Il est incapable de tromper ainsi maman. Et puis, s’il avait gagné tant d’argent, serait-il si sévère pour les dépenses de la maison ?

— C’est ce que je me suis dit, et pourtant je crains qu’il s’agisse de lui, et surtout que maman ait entendu les paroles de la demoiselle de magasin.

— Qui peut te le faire supposer ?

— Lorsque je suis montée avec notre mère dans le fiacre que l’on avait été chercher, elle s’est mise à fondre en larmes, et m’a embrassée en me disant : — « Mes enfants, mes pauvres enfants ! — Tu souffres donc beaucoup de ta blessure au front ? lui ai-je demandé. — Ah ! si ce n’était que cela ! m’a-telle répondu presque involontairement. » Puis, regrettant sans doute les paroles qui venaient de lui échapper, elle a ajouté, peut-être pour me donner le change, que sa blessure n’était rien auprès des inquiétudes qu’elle nous causerait.

Laure s’interrompt, et prêtant l’oreille au dehors, dit tout bas à sa sœur d’un ton craintif :

— C'est la voix de papa ; il cause avec Catherine ; elle lui raconte sans doute ce qui est arrivé.

— Ah ! Laure, – reprend Sophie en frémissant, – maintenant la présence de mon père me fait peur.

Monsieur Ducantal entre brusquement et paraît fort contrarié. À sa vue, ses filles échangent un regard inquiet, alarmé.

— Il est donc arrivé un accident à votre mère ? – dit monsieur Ducantal à ses filles elle s'est donc laissée tomber ?

— Oui, papa.

— Heureusement cet accident n'aura pas de suites, – reprend monsieur Ducantal avec une sorte d'insouciance ; – Catherine vient de m'apprendre que le médecin semblait parfaitement rassuré.

— Mon père, monsieur le docteur Max a dit que...

— Comment ! – s'écrie monsieur Ducantal aussi surpris qu'irrité ; – comment ! le docteur Max ? Pourquoi n'a-t-on pas été chercher monsieur Dubreuil, notre médecin ?

— La portière nous a dit que monsieur le docteur Max était chez une dame qui demeure dans la maison, et nous avons...

— Cela suffit. Comment se trouve votre mère, maintenant ?

— Elle repose.

Monsieur Ducantal, dont la méchante humeur, très visible, va croissant, se dirige vers la porte de la chambre à coucher. Les deux jeunes filles échangent un regard de crainte. Sophie, plus résolue, fait un pas vers monsieur Ducantal.

— Mon père, c'est que... ma mère...

— Quoi ? – répond impatiemment monsieur Ducantal. – Achevez donc !

— Maman sommeillait tout à l'heure, et nous croyions que...

Monsieur Ducantal n'attend pas la fin de la phrase, hausse les épaules et entre dans la chambre de sa femme.

XII

La mère de famille, adossée à son oreiller, sommeillait, le front ceint d'un bandeau teint de sang ; son pâle et doux visage portait les traces de larmes récentes ; ses traits, malgré son assoupissement momentané, révélèrent une profonde affliction. Au bruit des pas de son mari, madame Ducantal s'éveille en sursaut, tressaille de crainte, détourne les yeux et étouffe un soupir douloureux. Monsieur Ducantal s'assied près du lit de sa femme et lui dit d'un ton assez affectueux :

— Ma pauvre Geneviève, tu t'es donc laissée choir ?

— Oui, mon ami.

— Tu auras voulu imprudemment traverser le boulevard...

— Je ne suis pas très ingambe ; une voiture venait très vite, j'ai cru avoir le temps de l'éviter... Malheureusement mon pied a glissé.

— Comment aussi, à ton âge, t'avises-tu de vouloir courir ?

— Je ne courais pas, mon ami, je...

— Dieu merci ! tu en seras quitte pour la peur. Comment te sens-tu ?

— J'ai la tête pesante et douloureuse.

— C'est tout simple... après une chute pareille !

— Ma seule crainte est que Laure, qui, en voulant, chère enfant !... me secourir, est tombée aussi, ne ressente plus tard le contre-coup de sa chute.

Ce disant, madame Ducantal ne peut retenir ses larmes. Son mari hausse légèrement les épaules et répond :

— En vérité, Geneviève, tu n'es pas raisonnable de t'inquiéter ainsi. Je viens de voir Laure dans le salon, elle ne paraît nullement souffrante.

— Mon Dieu ! – reprend madame Ducantal en sanglotant et n’osant exprimer sa pensée secrète, – ce n’est pas seulement à cause de Laure que je pleure !

— À cause de quoi pleures-tu, alors ?... qu’est-ce que tu as ?

— Hélas ! mon Dieu ! – murmura madame Ducantal, comprimant un sanglot, – je... je...

Elle n’achève pas, et retourne la tête du côté de l’alcôve. M. Ducantal, commençant à fort s’impatier, se contient cependant, et reprend avec une nuance d’ironie :

— Ah ! si tu commences à te poser en martyre !...

— Je ne me pose pas en martyre... mais...

— Ensuite ?

Madame Ducantal garde pendant un moment le silence. Puis, n’osant pourtant braver le regard de son mari, elle répond, visage toujours tourné vers le fond de l’alcôve :

— Je ne veux pas te faire de reproches ; mais enfin, si, au lieu de sortir à pied, par le mauvais temps, nous étions sorties en fiacre, ta fille et moi, nous n’aurions pas risqué d’être écrasées par cette... par cette voiture.

— Voilà du nouveau ! – dit monsieur Ducantal d’un ton bourru. – Il te faudra désormais un équipage ? Tu crois être duchesse, probablement ?

— Je ne demande pas d’équipage ; seulement, je te fais observer, mon ami, que je suis d’une faible santé. Je vais, hiver et été, au marché avec notre bonne, afin d’épargner la dépense... et...

— Est-ce que toutes les femmes de votre condition n’en font pas autant ? Peste ! vous devenez bien délicate, ma chère !

— Dieu m’est témoin que ce n’est pas pour ménager ma peine que je dis cela ; mais, quand je pense que tantôt j’aurais pu être tuée par cette... par cette voiture, et que mes pauvres filles restaient... orphelines...

— Comment... orphelines !... et moi, je ne compte donc pour rien ?

Madame Ducantal, à cette réponse d’une naïveté cruelle, sanglote de nouveau. Son mari se lève avec impatience, frappe du pied, crispe ses

poings ; puis, s'efforçant de se contenir, il revient auprès du lit.

— Ah ça ! que diable avez-vous aujourd'hui ? qu'est-ce qui vous prend ? Articulez donc nettement ce que vous voulez dire !

Madame Ducantal tourne seulement alors la tête vers son mari, se dresse sur son séant, et, puisant dans l'amour maternel le courage d'affronter le courroux de son mari, elle reprend avec une navrante amertume :

— Hé bien ! puisqu'il faut parler net... au risque de ce qui peut m'arriver... il m'est odieux de voir mes filles endurer mille privations, travailler comme des servantes... tandis que... tandis que...

— Achevez donc ! – reprend monsieur Ducantal très surpris. – Voyons, tandis que... ?

— Tandis qu'une autre... – ajoute résolûment madame Ducantal, – une mauvaise femme...

— Hein ? – s'écrie Ducantal, stupéfait et lançant à sa femme un regard foudroyant, – hein ?... vous dites...

— Tuez-moi sur la place, si vous voulez, – reprend intrépidement la mère de famille, – mais, du moins, vous saurez que tantôt, votre fille et moi, nous avons manqué d'être écrasées par la voiture d'une femme que vous entretenez !

— Geneviève ! – s'écrie Ducantal effrayant et secouant le débile poignet de sa femme, – Geneviève !... tu me paieras cela !

Madame Ducantal, défaillante, éperdue de frayeur, se renverse sur son oreiller. Soudain Sophie ouvre la porte de la chambre à coucher en disant :

— Maman, c'est le docteur Max.

— Maudit médecin ! – pensait à part soi monsieur Ducantal. – Comment ma femme sait-elle que j'entretiens Émilie ?

XIII

Le docteur Max s'est approché du lit de madame Ducantal ; il observe attentivement ses traits en lui tâtant le pouls. Sophie et Laure, entrées dans la chambre sur les pas du médecin, tâchent de lire sur sa physionomie ce qu'il pense de la santé de leur mère ; elles remarquent avec inquiétude son visage baigné de larmes récentes et le tremblement convulsif dont elle est agitée.

— Le pouls est très vif, – dit le docteur Max tenant toujours dans sa main celle de la mère de famille ; et, se tournant vers monsieur Ducantal, – Madame a donc éprouvé tout à l'heure une émotion violente ?

— Je... je... ne sais, – répond Ducantal embarrassé ; – je suis arrivé ici depuis un instant.

— Il n'importe, monsieur, – dit le docteur Max, attachant son regard pénétrant sur Ducantal, – vous vous serez sans doute alarmé outre mesure des suites de l'accident dont madame a failli être victime ; vous l'aurez vivement impressionnée par l'expression de vos craintes. Cela n'est point du tout raisonnable. Vous me direz que la tendresse effrayée ne raisonne guère ; je vous répondrai, mon cher monsieur, qu'il faut, en certains cas, savoir modérer même les témoignages de la plus touchante affection... Du reste, rassurez-vous, madame ne court aucun danger sérieux, surtout si on lui épargne les fortes émotions. – Et, s'adressant à Sophie : — Veuillez, mademoiselle, me donner ce qu'il faut pour écrire quelques prescriptions que vous voudrez bien exécuter.

Sophie apporte au docteur une plume, de l'encre et du papier, puis elle se rapproche, ainsi que Laure, du lit de madame Ducantal. Celle-ci, tremblante de frayeur et n'osant lever les yeux sur son mari, prend dans ses mains celles de ses filles, et leur dit tout bas :

— Restez là, pour l'amour de Dieu ! restez-là ! ne me laissez pas seule avec votre père !

— Le sang-froid sardonique de ce diable de médecin me met hors de moi, — pensait Ducantal ; — tout à l'heure je lui dirai son fait.

— Mademoiselle, — reprend le docteur Max, s'adressant à Sophie en lui donnant l'ordonnance qu'il vient d'écrire, — que ces prescriptions soient ponctuellement exécutées. Madame votre mère passera, je l'espère, une bonne nuit. Adieu, madame Ducantal, bon courage ! J'aurai l'honneur de vous revoir demain.

Monsieur Ducantal prend brusquement son chapeau et suit le docteur Max. Au moment où ils sortent de la chambre, Laure et Sophie se jettent au cou de leur mère, qui, assise sur son séant, les serre toutes deux dans ses bras, en murmurant au milieu de ses sanglots :

— Qu'allons-nous devenir, mes pauvres enfants ? votre père est furieux contre moi ! qu'allons-nous devenir ?

XIV

Monsieur Ducantal a accompagné le docteur Max dans le salon voisin. Au moment où le médecin se dispose à sortir, M. Ducantal, pâle de colère, lui dit :

— Monsieur, j'ai mon médecin habituel ; il est inutile que vous reveniez ici. Combien vous dois-je pour vos visites ?

— Lesquelles ?... celles que j'ai faites à votre maîtresse ou celles que j'ai faites à votre femme ?

— Monsieur ! – s'écrie Ducantal furieux, – cette plaisanterie...

— Plus bas, madame Ducantal pourrait vous entendre, – répond le docteur Max impassible. – Quant à nos comptes de visites, nous les réglerons ce soir, à la Maison-Dorée ; on vous y verra, n'est-ce pas ?... Le souper sera fort gai. Au revoir, mon cher monsieur.

XV

La scène suivante se passe dans l'un des salons du restaurant de la Maison-Dorée. La table est magnifiquement servie. Les convives du souper sont Émilie Lambert, Hélène et quatre autres lorettes de renom accompagnées de leurs tenants, viveurs enrichis à la Bourse, ainsi que messieurs Ducantal, Malicorne et Desmazures ; le docteur Max a seul conservé son sang-froid observateur au milieu de ce repas qui dégénère en orgie ; les fumées du vin, la bonne chère, l'animation du festin, les propos joyeux ou obscènes ont exalté toutes les têtes ; monsieur Ducantal a noyé dans son verre l'irritation que lui a d'abord causée la vue du docteur Max ; les plus modérés des convives sont à moitié ivres ; les femmes sont en resplendissantes toilettes ; la nappe est jonchée des fleurs de leurs énormes bouquets ; le souper touche à sa fin, et cependant l'on voit rangées sur une table voisine un nombre considérable de bouteilles de vin de Champagne encore pleines.

UN VIVEUR, se levant, le verre à la main.

Je bois à Lucullus Malicorne, notre amphitryon !

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui, à Lucullus Malicorne !

DESMAZURES.

Je bois à Malicorne, mais point à Lucullus. Je proteste contre Lucullus !

DUCANTAL.

Expliquez-vous, mon cher.

DESMAZURES.

Je m'explique : Malicorne nous a conviés à boire cent bouteilles de Champagne, vieux Sillery de 1831, à quinze francs la bouteille. C'est, d'honneur, se poser à bon marché en Lucullus !

MALICORNE, vexé.

Où est Ganymède ? Je demande Ganymède ! Holà ! hé ! sommelier de l'Olympe ! versez à nos divinités de l'ambrosie première, du nectar... année de la comète !

HÉLÈNE.

Vous blaguez, Lucullus, mais Desmazes a raison. Oui, faute de mieux, on avale du champagne comme on avale vos pilules, mais c'est un vin canaille : c'est le vin des courtauds de boutique et des grisettes !

ÉMILIA LAMBERT.

Le vin des femmes honnêtes en partie fine !

UNE LORETTE.

Le vin des petits jeunes gens à leur première lettre de change !

PLUSIEURS VOIX.

Ah ! ah ! ah ! Enfoncé Lucullus ! dégomme Lucullus !

DESMAZURES.

Respect à l'amphitryon malheureux ! Laissons en paix ses cendres ! Moi, Desmazes, je vous invite à souper demain ici. On boira cent bouteilles de vin de Constance, à quarante francs la bouteille !

VOIX NOMBREUSES.

Bravo, Desmazes ! Gloire à Desmazes ! Vive Desmazes !

ÉMILIA LAMBERT, bas à Ducantal, avec dépit.

Regardez cette sotte d'Hélène, comme elle se rengorge en entendant son Desmazes ! Ce n'est pas vous qui auriez eu cette idée de souper au vin de Constance !

DUCANTAL, se frappant le front, dit tout bas à Émilia.

Desmazes ne sera qu'un grigou auprès de moi ; tu vas voir. (Haut.) Je donne à souper jeudi prochain, dans l'hôtel que j'ai acheté aujourd'hui pour Émilia.

ÉMILIA LAMBERT.

Dis donc, Hélène, il y aura un jardin d'hiver dans mon hôtel ; oui, ma chère, un jardin d'hiver.

HÉLÈNE, avec dépit.

Vraiment ? Eh bien ! ma chère, ça ne sera toujours qu'une cloche à melon... en comparaison du jardin d'hiver des Champs-Élysées.

ÉMILIA, à part.

L'insolente !

DUCANTAL.

Donc, je vous invite tous à souper chez Émilie. Voilà le menu : soupe aux choux, gibelotte de lapin, miroton, veau rôti, salade, fromage de Marolle, et vin à quinze !

PLUSIEURS VOIX.

Ah ! ah ! ah ! – C'est très drôle ! – Farceur de Ducantal ! – Hardi, Lucullus III !

DUCANTAL.

Mais... mais ce vin à quinze sera décanté dans des carafes de verre de Venise, à cent francs pièce ; ce friand repas vous sera offert dans un service de vieux Sèvres de vingt mille francs, et après souper, on cassera la vaisselle. (Regardant Émilie d'un air triomphant.) J'ai dit !

PLUSIEURS VOIX.

Oui ! oui ! nous casserons tout ! – Mort au vieux Sèvres ! – Desmazures a enfoncé Malicorne ! Ducantal enfonce Desmazures ! – Vive Ducantal !

ÉMILIE LAMBERT, embrassant Ducantal.

Vive mon gros ! je l'adore ! (À Hélène.) Tu ne manqueras pas au miroton, ma chère ? Ça sentira l'oignon... comme dans mon ancien appartement ; mais tu seras indulgente, ma petite.

LE DOCTEUR MAX.

Il est déplorable d'avoir à constater que personne ici n'a la plus légère idée de la magnificence !

DUCANTAL, aigrement.

Écoutons la leçon de haute magnificence que va nous donner le docteur Méphistophélès !

LE DOCTEUR MAX.

Si j'étais, comme vous, millionnaire, je vous inviterais tout bonnement à déjeuner dans un chalet où je vous offrirais du pain bis, des œufs frais, du beurre et du lait, servis dans des écuelles de bois. Cette collation rustique me

coûterait une trentaine de millions ; mais, peuh !! l'on ne ménage point la dépense, lorsqu'il s'agit de fêter de vrais amis.

MALICORNE.

C'est une charade. J'exige le mot.

TOUS LES CONVIVES.

Le mot, docteur ! le mot de la charade !

LE DOCTEUR MAX.

Le chalet serait situé à Paris, boulevard des Italiens... ?

UNE LORETTE.

Un chalet sur le boulevard des Italiens ?

LE DOCTEUR MAX.

Rien de plus simple. J'achèterais à tout prix environ deux arpents de superficie dans ce riche quartier.

MALICORNE.

Mais, diable de docteur, le bien nommé ! deux arpents de terrain et leurs bâtisses dans le quartier des Italiens, mais cela coûterait des millions et des millions !

LE DOCTEUR MAX.

Naturellement. Or, je ferais abattre toutes les maisons de la cave au grenier ; fouiller, labourer, fumer la terre ; je construirais un humble chalet au milieu de ces deux arpents. Une partie seraitensemencée de seigle : voilà pour le pain bis du déjeuner ; une autre produirait du foin : voilà pour la nourriture de la vache qui donnerait le lait et le beurre. Donc, ce déjeuner rustique, offert sous un toit de chaume, dans des écuelles de bois, coûterait une trentaine de millions.

(Explosion de cris et d'applaudissements. – Bravo, docteur ! – Vive le docteur ! – Hourra pour le Diable-Médecin ! – Il était seul capable d'imaginer cette infernale dépense !)

LE DOCTEUR MAX.

Pratiquez de cette manière utile et surtout féconde la magnificence, alors vous serez vraiment à la hauteur de l'auguste fonction sociale que la richesse vous impose, et vous mériterez les bénédictions de l'humanité.

HÉLÈNE.

Amen !

MALICORNE.

Le docteur Méphistophélès ouï et entendu, je déclare que, dans ma conviction intime, j'ai rempli un sacerdoce en vous invitant à boire cent bouteilles de vin de Champagne. (À Hélène d'un ton piqué) : Vin canaille, mais vieux !

HÉLÈNE.

Disons une vieille canaille de vin, et n'en parlons plus ! surtout n'en buvons plus ! car vous êtes fièrement pilulant, Malicorne, avec votre champagne !

DESMAZURES.

Le docteur est dans le vrai : nous remplissons un sacerdoce ! nous sommes les grands prêtres du luxe !

ÉMILIA LAMBERT.

Et nous les prêtresses.

UNE LORETTE.

Le Ranelagh et Mabilille sont nos temples !

HÉLÈNE.

Le Ranelagh, je ne dis pas ; mais Mabilille ! fi ! ma chère, fi donc ! c'est fadasse ! Qui est-ce qui ose aller à Mabilille ? Les Frisettes, les Rigolettes, les Rose-Pompon et autres turlurettes ornées de leurs Brididis ! Tout ça cancanne devant une galerie de femmes honnêtes qui viennent voir danser ces saltimbanques, et qui dansent en dedans... ne pouvant polker officiellement en ces lieux.

DESMAZURES.

Le fait est que c'est étonnant combien il est de femmes honnêtes qui, moralement et physiquement, tournent à la Lorette !

HÉLÈNE.

C'est vrai. Elles copient nos modes en enrageant. Parole d'honneur ! de respectables mères de famille se donnent des airs décolletés, mettent leur chapeau en arrière, pincent un petit chahut et fument crânement le cigare dans

l'espoir de retenir leurs maris. Vains efforts ! Elles n'auront jamais, comme nous, le vice et le chic !

ÉMILIA LAMBERT.

D'ailleurs, c'est nous qui faisons aller le commerce. Qu'est-ce qu'elles font donc gagner aux marchands, ces bégueules qui écument vertueusement leur pot-au-feu ?

LE DOCTEUR MAX.

Parbleu ! lorsque madame Ducantal et ses filles portent des robes retournées, vont à pied par les rues (À Émilía Lambert), – vos chevaux ont tantôt failli écraser ces dames, je vous demande en quoi leurs touchantes vertus, l'excellence de leur cœur, la délicatesse de leurs sentiments concourent au développement de la richesse publique.

DUCANTAL, irrité.

Depuis longtemps, monsieur le docteur, vos plaisanteries me déplaisent, et...

LE DOCTEUR MAX.

Messieurs, notre honorable convive est véhémentement soupçonné d'éprouver des remords conjugaux ! Le père de famille perce sous la peau du viveur !

HÉLÈNE.

Je demande que Ducantal soit immédiatement déclaré vertueux, et, comme tel, condamné à voir lever l'aurore à perpétuité !

PLUSIEURS VOIX.

Ah ! ah ! ah ! – bravo, Hélène ! – Enterré Ducantal !

MALICORNE.

J'ouvre une souscription destinée au monument de défunt Ducantal. On lira sur sa pierre : « Ci-gît qui fut bon père et bon époux. Passants, buvez pour lui ! »

ÉMILIA LAMBERT, bas à Ducantal, avec colère.

Vous avez l'air d'un serin ! Voyez Hélène : elle rit de vous à se pâmer... Répondez donc quelque chose, au moins !

DUCANTAL.

Je demande à faire ma profession de foi et à répondre au docteur, qui jamais ne s'est montré plus Méphistophélès qu'en cette occasion.

PLUSIEURS VOIX.

Répondez ! – Écoutons !

DUCANTAL.

On doit à son ménage le nécessaire, et à sa maîtresse le superflu. Voilà mon caractère !

PLUSIEURS VOIX.

Ducantal est ressuscité ! – Vive Ducantal – Il est digne de ne pas assister au lever de l'aurore !

LE DOCTEUR MAX.

Je m'estime heureux d'avoir provoqué la loyale réponse de notre convive, et je porte un toast au superflu. Au superflu, ce nécessaire des nations civilisées !

TOUS.

Oui, oui, buvons au superflu !

LE DOCTEUR MAX.

Arrière ces pleutres, ces gredins, ces barbares, ces sauvages, ces mohicans, qui professent cette énormité : « Personne n'a droit au superflu tant que chacun n'a pas le nécessaire ! »

TOUS.

À bas les barbares ! À bas les sauvages !

MALICORNE.

Je bois d'autant plus volontiers au superflu, que voilà une cinquantaine de bouteilles de vin de Champagne encore coiffées.

ÉMILIA LAMBERT.

Mais nous en avons assez, de votre vin de Champagne ! nous en avons trop ! Laissez-nous donc tranquilles ! Et demandez autre chose.

DESMAZURES.

Je m'oppose à ce que Malicorne demande du vin de Constance. Je me le réserve pour le souper de demain.

HÉLÈNE.

Malicorne, demandez de ce vieux madère qui a, dit-on, fait deux fois le voyage des Indes ; et avec ça des cigares !

TOUS.

Oui ! oui ! du madère et des cigares !

ÉMILIA LAMBERT.

Et puis nous taillerons un lansquenet ou un chemin de fer. (À Ducantal)
Tu as de l'argent ?

DUCANTAL.

Parbleu !

MALICORNE.

Je déclare qu'avant de demander du vin de Madère, il faut que les cent bouteilles de vin de Champagne soient consommées !

HÉLÈNE.

Fichtre ! qu'il est embêtant avec son vin de Champagne, celui-là !

ÉMILIA LAMBERT.

Une idée ! Faisons le thé de madame Gibou avec ce champagne.

TOUS.

Ah ! ah ! parfait ! – oui, le thé de madame Gibou !

MALICORNE sonne.

Bravo, charmante ! l'idée est adorable !

UN GARÇON entre.

Monsieur a sonné ?

MALICORNE.

Garçon, un chaudron... tout ce que vous aurez de plus vaste !

LE GARÇON.

Je vais en chercher un aux cuisines. (Il s'apprête à sortir.)

MALICORNE.

Attendez donc, garçon ; il nous faut en outre quelques ingrédients pour parfaire ce thé mirobolant. Apportez avec le chaudron trois faisans truffés.

HÉLÈNE.

De plus, cinq beaux ananas et un joli paquet de chandelles.

UNE LORETTE.

Douze douzaines d'huîtres vertes, avec les coquilles !

UNE LORETTE.

Je demande qu'on ajoute à la chose, pour la rendre nourrissante, trente côtelettes de mouton, mais panées, c'est essentiel.

ÉMILIA LAMBERT.

Et puis six paniers de fraises et autant de litres de petits pois.

LE GARÇON.

Madame, les fraises et les petits pois, dans cette saison, sont des primeurs très chères. On vous en a déjà servi, et...

MALICORNE.

Garçon, mon ami, vous n'êtes qu'un animal ! C'est moi qui paie. Je suis connu ici, j'imagine ?

LE GARÇON.

Oh ! oui, monsieur, et je vais apporter ce que ces dames demandent.

HÉLÈNE.

Attendez. Il manque au ragoût une douzaine de bottes d'oignons. (À Émilia Lambert.) Hein ! comme je suis gentille, ma chère ?... Ça te rappellera l'odeur de l'escalier de ton appartement.

UNE LORETTE.

Un moment ! La chose sera fade si on n'y mêle pas une douzaine de pots de moutarde.

HÉLÈNE.

Le bonnet de coton du chef de cuisine par là-dessus, et ce sera délicieux !

MALICORNE, gravement.

Vous entendez, garçon ? on demande le bonnet de coton du chef ; on le portera sur la carte. Allez, dépêchez-vous, et revenez vite !

Le garçon sort au milieu des rires inextinguibles des cris, des trépignements, des acclamations des convives en l'honneur du thé de madame Gibou.

MALICORNE.

À l'aide, pour déboucher les bouteilles !

Tous se lèvent, sauf le docteur Max, impassible malgré son secret dégoût. Les bouchons volent ; leur explosion se mêle aux éclats de rire des convives. Plusieurs garçons rentrent apportant une immense bassine de cuivre et les objets demandés, y compris le bonnet de coton du chef de cuisine. Malicorne, avec un sérieux inaltérable, qui redouble l'hilarité des assistants, jette dans le bassin les divers ingrédients apportés par les garçons.

MALICORNE.

Et maintenant, attention au commandement ! Que chacun prenne une bouteille.

TOUS.

Voilà ! nous sommes prêts !

MALICORNE.

Versez !

Le contenu des bouteilles est versé dans la bassine ; elle est bientôt remplie jusqu'aux bords ; les viandes, les faisans truffés, les huîtres dans leurs écailles restent submergées ; mais l'on voit flotter à la surface du liquide les petits pois, les chandelles, les fraises, les ananas, les oignons et le bonnet de coton du chef de cuisine. L'hilarité est à son comble et devient convulsive.

HÉLÈNE.

Une idée ! (Elle parle bas à Desmazures en pouffant de rire.)

DESMAZURES, vivement.

Du tout ! je m'y oppose.

MALICORNE.

Garçon ! que le chef mette la bassine sur le feu, qu'il fasse mijoter la chose, et... Ah ! malheureux que je suis ! j'oubliais le sel, le poivre et un jus de citron !

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

MALICORNE.

Voilà !... Maintenant, emportez ça, garçon ; dites au chef de faire mijoter la chose pendant un quart d'heure, et servez chaud !

ÉMILIA LAMBERT.

Avec tout ça, il reste encore une vingtaine de bouteilles ; il faut pourtant en finir !

HÉLÈNE, à l'un des garçons qui va sortir.

Garçon, deux arrosoirs !

LE GARÇON, interloqué.

Madame, il n'y en a pas ici.

HÉLÈNE.

Quel pitoyable cabaret ! On ne trouve pas seulement un arrosoir dans cette gargote !

LE GARÇON.

Ah ! pardon, madame... j'y pense ! Nous avons les arrosoirs dont l'on se sert pour arroser le trottoir pendant l'été.

HÉLÈNE.

Apportez-les. (À Desmazures.) Cela fera le pendant du thé de madame Gibou.

LE DOCTEUR MAX.

À propos de ce thé, je demande à hasarder quelques mots d'économie politique. (Explosion de cris, de huées.)

HÉLÈNE.

Apprenez, docteur, que nous abhorrons la politique et que nous exécrons l'économie !

TOUS.

Oui, oui ! – À bas l'économie ! – À bas la politique ! – À bas le docteur !

LE DOCTEUR MAX.

Pardon, je voulais vous exprimer l'admiration que vous m'inspirez, mais...

PLUSIEURS VOIX.

C'est différent ! – Parlez ! parlez ! – Écoutons le Diable-Médecin !

LE DOCTEUR MAX.

Le croiriez-vous ? des bêtises classent ainsi les dépenses : les unes, selon eux, productives, fécondes, morales, utiles à tous ; les autres, improductives, stériles, égoïstes, ruineuses, signes certains de l'avilissement et de la corruption des mœurs publiques.

PLUSIEURS VOIX.

C'est un sermon ! – Assez ! assez ! – À bas le sermon ! Le docteur vieillit ! – Le diable se fait ermite !

LE DOCTEUR MAX.

Un instant ! distinguons ; ce n'est point moi qui parle ainsi, ce sont les susdits bêtises, et je leur répons : Ah gredins ! ah ! marauds ! ah ! pieds plats !...

PLUSIEURS VOIX.

À la bonne heure ! – Hardi ! éreintez-les, docteur ! Éreintez-les !

LE DOCTEUR MAX.

... Et je leur répons : Gredins ! pieds plats ! croquants ! ah ! vous prétendez que la frénésie de la spéculation et du besoin de luxe insensé qu'elle engendre est la honte, la ruine des nations, parce qu'elle détruit en elles le sens moral ! parce que l'appât trompeur d'un gain facile et énorme éveille d'insatiables convoitises ; parce que ces appétits désordonnés poussant l'homme dans la voie suspecte des spéculations, détruisent en lui les vertus domestiques, l'arrachent à des habitudes laborieuses, patientes, honnêtes, le détournent de travaux productifs d'où il tire un revenu modeste, mais assuré ! Ah ! vous prétendez que cette rage de s'enrichir, déjà prêchée par monsieur Guizot, prononçant ces mots fameux, lors du banquet de Lisieux : Enrichissez-vous ! anéantit dans les consciences les plus simples

notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, du tien et du mien, du droit et du devoir ! Ah ! vous prétendez que chacun alors subit l'inférenale obsession de cette hideuse et dévorante pensée : jouir à tout prix ! perfas et nefas ! À cela, triples butors ! je répondrai : On gagne de l'argent comme on peut, on le dépense comme on veut.

PLUSIEURS VOIX.

Bravo ! docteur ! – Vous êtes dans le vrai !

LE DOCTEUR MAX.

Tenez, butors, ajouterai-je, prenons pour exemple ce thé de madame Gibou, si spirituellement confectionné ici, ce soir. Ce thé baroque et le souper auront coûté peut-être deux cents louis ; or, deux cents louis employés productivement, m'objecterez-vous, auraient assuré le salaire et le pain de vingt familles pendant un mois...

HÉLÈNE.

Concluez, docteur ; vous devenez énormément embêtant. Vous n'êtes plus drôle !

TOUS.

Oui ! oui ! – Assez ! – Concluez, docteur ! c'est assommant !

LE DOCTEUR MAX.

Je conclus en répondant aux susdits bélières : Oui ou non, a-t-on ici, ce soir, acheté, consommé pour deux cents louis ? C'est évident ! Donc, en cela, comme en mille autres dépenses de luxe, ces dames auront poussé à la consommation, donc à la production, donc à la prospérité du commerce ; donc, ô prêtresses du luxe ! continuez de remplir religieusement votre sacerdoce. Dépensez, prodiguez ; que l'or, comme la neige au soleil, fonde, ruisselle entre vos mains charmantes, et la postérité dira de vous...

LE GARÇON, rentrant.

Voilà les arrosoirs !

(Éclats de rire universels, provoqués par l'espèce de coq-à-l'âne que produisent les paroles du garçon.)

LE DOCTEUR MAX.

Parbleu, messieurs, ce gaillard-là, arrivant avec ses arrosoirs, destinés à arroser... quoi ? le bitume ! quel symbole !... vient à point pour ma péroraison. Oui, la postérité dira de vous, ô prêtresses du luxe : Elles ont été les arrosoirs d'où s'est écoulée à flots d'or la richesse publique !

HÉLÈNE, prenant l'un des arrosoirs.

— Diable de docteur, va ! (Aux convives.) Attention au commandement ! Prenez les bouteilles !

TOUS.

Voilà. – Nous sommes prêts.

HÉLÈNE.

Remplissez les arrosoirs.

Les arrosoirs sont remplis de vin de Champagne, au milieu de la folle hilarité des convives. Hélène prend l'un des arrosoirs, Desmazes prend l'autre et ouvre l'une des fenêtres du salon. Au-dehors la nuit est glaciale et noire ; il neige. Hélène verse dans la rue le contenu de l'arrosoir et chante :

Il pleut, il pleut, bergère
Du champagn' de Sill'ry !

TOUS LES CONVIVES en chœur.

Il pleut, il pleut, bergère,
Du champagn' de Sill'ry !

UNE VOIX D'ENFANT tremblotante et grêle s'élevant de la rue.

Prenez donc garde, là-haut ! il fait déjà bien assez froid !

DESMAZURES, versant le contenu de son arrosoir.

Ouvre le bec, imbécile, et avale ! Tu n'as jamais été à pareille fête !

TOUS, en chœur.

Il pleut, il pleut, bergère,
Du champagn' de Sill'ry !

ÉMILIA LAMBERT.

Et maintenant, du madère, des cigares, des cartes, et en avant le lansquenet !
Roule le chemin de fer jusqu'au jour !

TOUS.

En avant le lansquenet ! – Roule, roule le chemin de fer jusqu'au jour !

DUCANTAL.

Voilà, j'espère, un vrai festin de Balthazar !

LE DOCTEUR MAX, sortant, et jetant un regard effrayant sur les convives.

À quand Manè-Tecel-Pharès !

XVI

Le Manè-Tecel-Pharès ne se fit pas attendre pour Ducantal à la suite du souper, proclamé festin de Balthazar, qu'avait donné Malicorne, à quelques membres de ce monde, heureusement exceptionnel, qui se tient en dehors de toutes les lois de la morale, et qui se compose de Mercadets et de lorettes.

Trois jours se sont écoulés.

Il est dix heures du soir ; M. Ducantal entre dans son salon, dont il ferme les portes à double tour ; ses traits livides, sinistres, expriment un morne désespoir ; il s'assied à demi sur le rebord d'une table, et, debout, immobile, les bras croisés, le front baissé, il fixe longtemps le parquet d'un œil ardent et sombre. Enfin il dit d'une voix sourde :

— Ruiné !... La baisse m'a surpris, égorgé !... J'ai voulu, hier, tenter un dernier coup, dans l'espoir d'une reprise. Mon agent de change a exigé une couverture... J'ai vendu tout ce qui me restait... tout ! jusqu'aux couverts d'argent de mon ménage, jusqu'à la montre de ma femme ! Encore la baisse ! Je suis en perte de deux cent mille francs... Il ne me reste pas un sou...

Il tire de sa poche une paire de pistolets et les dépose sur son bureau.

— Et voilà l'emploi de mes derniers dix francs !

Monsieur Ducantal reste longtemps abîmé dans ses réflexions. Puis, serrant convulsivement les poings, il s'écrie avec rage :

— J'ai donné à cette abominable Émilie ou dépensé pour elle plus de six cent mille francs ! Je sais qu'elle a chez elle plusieurs milliers de louis. Elle aime tant l'or !... L'infâme m'a refusé mille francs !... Je suis lâche ! un de ces pistolets devrait être pour elle, l'autre pour moi !... Bah ! elle a fait son métier !

— Ruiné ! rasé ! exécuté ! décapité ! – reprend monsieur Ducantal après une longue pause, et éclatant d'un rire sardonique. – Onze cent mille francs

de découvert, voilà mon bilan ! Ah ! ah ! ah ! il est joli, mon bilan ! Te voilà propre, Ducantal, toi, l'heureux spéculateur ! Quel triomphe pour mes rivaux, pour mes envieux, pour cette canaille de Desmazures surtout ! Va-t-il être heureux ! Je l'entends d'ici : « — Je vous le disais bien, ce Ducantal n'était qu'un carotteur... » Sang et massacre ! si je le tenais là, ce Desmazures, je le tuerais comme un chien, avant de sauter le pas, puisqu'il faut que je le saute...

Monsieur Ducantal retombe dans l'abîme de ses pensées, et après un nouveau silence :

— Que faire ? que faire ? Ne pas payer mes différences ? Si ce n'était que ça, c'est le pont aux ânes ! mais après ? Il faudra travailler comme un nègre ? reprendre mon métier de courtier de commerce ? Et encore, le reprendre, où cela ? pas à Paris ; maintenant, c'est impossible ! il me faudra donc aller en province ! Et puis, d'ailleurs, je ne peux plus travailler, j'en ai perdu l'habitude ! Allons donc ! m'éreinter du matin au soir à courir la pratique, à faire l'article ! essayer les dédains, les rebuffades. Quel métier ! Se carnager pour accrocher à grand'peine quatre à cinq milliers de francs par an, moi qui ai goûté de la vie de millionnaire ! moi qui jetais l'argent par la fenêtre ! moi qui ai entretenu une femme comme Émilia !

À ce souvenir, monsieur Ducantal tressaille et s'écrie :

— Atroce créature ! était-elle belle ! si fraîche ! si rose ! la carnation d'un enfant ! un modèle ! Je la vois encore dans ce boudoir doré, embaumé du parfum des fleurs !

Soudain M. Ducantal tressaille ; il a entendu frapper timidement au dehors, à la porte ; il prête l'oreille et crie brusquement :

— Qui est là ?

— Papa, c'est nous, — répond la voix de Laure, — c'est moi et Sophie.

— Allez vous coucher ! — crie à ses filles M. Ducantal avec émotion ; — ne restez pas là, allez-vous-en !

— Nous venions savoir si tu n'avais besoin de rien, — répond la voix au dehors ; — ma sœur et moi nous sommes inquiètes de...

— Me laisserez-vous en repos ! — s'écrie monsieur Ducantal en frappant du pied. — Je vous dis d'aller vous coucher !

Un assez long silence succède à ces paroles ; les traits de M. Ducantal, jusqu'alors contractés par la rage, se détendent ; il soupire et murmure :

— Qu'est-ce que vont devenir mes filles, à présent ?... elles et leur mère ?... Oh ! quant à Geneviève, je suis tranquille ! je la connais ! Ma femme languira un mois ou deux, et puis ce sera fini. Mais elles, mes filles ?... Leur oncle, le seul parent qui leur restera, est pauvre, chargé de famille, et tendre comme une barre de fer ; il laissera mes filles sur le pavé. Que feront-elles ?... Ah ! si, comme d'autres...

M. Ducantal n'achève pas, frissonne, et, dans l'horreur que lui cause cette dernière conséquence, même impossible, de sa propre inconduite, ajoute :

— Ce que je redoute là est affreux !... Je n'y avais pas songé jusqu'à présent... J'étais donc dépravé, pourri jusqu'à la moelle des os ?

Il tombe sur une chaise, appuie ses coudes sur la table, cache sa figure entre ses mains, reste longtemps absorbé. Puis il reprend avec un croissant attendrissement,

— Mon Dieu ! et il a été un temps où je les aimais, ces enfants ! Oui, rude, sévère pour elles, les tenant serré, mais au fond les aimant. J'épargnais, je vivais de peu. Nous nous privions afin de leur amasser une petite dot. Les marier, nous retirer, leur mère et moi, à la campagne, avec une modeste aisance, c'était alors mon ambition ; elle me donnait du cœur au travail... Quand je rentrais le soir à la maison, harassé de fatigue, à peine avais-je sonné, j'entendais leurs voix : — C'est papa ! c'est papa ! — Et toutes deux de s'encourir à qui la première m'ouvrirait la porte, me sauterait au cou !... Pauvres enfants !... Cependant je ne les gâtai pas ; si elles m'aimaient, c'était de bon cœur, oh ! oui, de bien bon cœur !

Monsieur Ducantal pleure à chaudes larmes ; puis soudain, se redressant, il éclate de rire. Ce rire, convulsif et sardonique, est horrible.

— Ah ! ah ! ah ! pleure, pleure, imbécile ! il est temps ! Dis donc, Émilie, ton gros qui pleure sur le sort de sa sa fââmille ! Cette vipère d'Hélène va me déclarer vertueux ! me condamner, comme l'autre soir, à voir lever l'aurore à perpétuité ! Ohé, les autres ! — ajoute le misérable avec égarement, — ohé ! les autres ! n'oubliez pas l'épithète : « Ci-gît Ducantal, bon époux et bon père. Passants, buvez pour lui ! » Ah ! ah ! ah ! — Et sa figure, devenant effrayante, il balbutie : — Oh ! je souffre !

À ce moment on frappe de nouveau et du dehors à la porte, mais cette fois l'on frappe à coups précipités ; l'on entend la voix palpitante de madame Ducantal, qui s'écrie :

— Georges, au nom du ciel ! ouvre-nous !

— Allez-vous-en ! – répond Ducantal hors de lui, – allez-vous-en ! Laissez-moi donc la paix, à la fin !

— Georges, – reprend la voix de madame Ducantal, strangulée par l'épouvante, – la servante vient de nous dire avoir vu la crosse d'un pistolet sortir de ta poche...

— Papa ! – ajoutent les voix éplorées de Laure et de Sophie, – papa ! nous sommes là, à genoux derrière la porte... ouvre-nous !...

— Si tu ne nous écoutes pas, – reprend la voix de madame Ducantal, – j'envoie chercher un serrurier !... Nous entrerons malgré toi !... Georges, mon pauvre ami, ne te désole pas !... Nous aurons tous du courage... nous travaillerons tous... Compte sur nous... Nous braverons la mauvaise fortune... la misère, la plus affreuse misère... Mais, au nom du Dieu vivant, par pitié, ouvre-nous !...

Les voix déchirantes de Sophie et de Laure répètent avec angoisse et terreur :

— Ouvre-nous, au nom du ciel, mon père, mon bon père !

Ducantal, entendant sa femme le menacer d'envoyer chercher un serrurier, s'est élancé vers ses pistolets. Il en prend un d'une main, tandis que de l'autre il écarte son gilet et sa chemise, met sa poitrine à nu, appuie le canon de l'arme au-dessous du cœur, et dit d'une voix haletante :

— Il faut en finir !

Puis, frémissant,

— Je suis plein de vie... et dans un instant... la mort !... – Bah !... – ajoute-t-il avec une effroyable résolution, en employant l'odieuse formule de ces sybarites qui mettent le plaisir au-dessus du devoir, – BAH ! J'AI JOUI !!!

Le coup part. Ducantal tombe à la renverse, se débat et se redresse un instant, livide et sanglant sur son séant, il râle sourdement en étendant les

bras, comme s'il voulait embrasser le vide ; puis il retombe, et se raidit convulsivement.

Il expire...

Les cris désespérés de la mère de famille et de ses filles ont suivi l'explosion du coup de pistolet et s'entendent au dehors.

XVII

Le lendemain du suicide de monsieur Ducantal, plus belle encore en déshabillé que splendidement parée, assise dans son boudoir, à demi enveloppée d'un peignoir de mousseline brodée, Émilia Lambert écrivait cette missive :

« Mon chair Malicorne, vous savé laqsidan arivé ier soire à ce pôvre Ducantal. Vou atandié la bêsse, elle est venus. A bon antandeure salû.

A vous d'amitié, en atendan mieu. Ji conte bien.

ÉMILIA LAMBERT. »

Cela écrit, la lorette sonne, plie sa lettre et la cachète.

— Madame a sonné ? – demande Jenny en entrant.

— Faites porter tout de suite cette lettre chez monsieur Malicorne, – répond Émilia Lambert, – et préparez mon bain.

La lorette achevait ces mots, lorsque soudain, croisant vivement son peignoir sur son sein, elle s'écrie avec autant de surprise que de colère :

— Comment ce diable d'homme est-il entré ici ?

Cette exclamation s'adressait au docteur Max, pénétrant dans le boudoir sur les pas de la femme de chambre.

— Renvoyez votre servante, – dit d'une voix impérieuse et dure le docteur Max à Émilia Lambert ; – il faut que je vous parle.

— Jenny, ne bougez pas ! – s'écrie la lorette ; – et vous, – ajouta-t-elle en toisant effrontément le médecin, – sortez d'ici à l'instant !

— Ah ! vraiment ? – dit le docteur Max. – Hé bien ! fille Madeleine Froquet, écoutez ceci...

La lorette, à ces mots, tremble, pâlit, frappée de stupeur, contemple le médecin avec une angoisse croissante, et balbutie :

— Jenny, laissez-nous !

La femme de chambre s'éloigne, jetant un regard surpris et curieux sur sa maîtresse, qui reste seule avec le docteur Max. Il reprend d'une voix brève, tranchante :

— Fille Madeleine Froquet, vous êtes une voleuse !

— Insolent ! Vous osez...

— Fille Madeleine Froquet, vous êtes condamnée à cinq ans de réclusion.

— Ça n'est pas vrai !

— Fille Madeleine Froquet, vous n'avez subi votre peine que pendant deux années ; vous vous êtes ensuite évadée de la prison centrale de Montpellier.

— C'est donc le démon que ce médecin ? Comment est-il instruit de ma condamnation ? – pensait la lorette, dont les traits devenaient livides de frayeur. Cependant, espérant encore imposer au docteur en redoublant d'audace :

— Vous êtes assez lâche pour venir insulter par vos ignobles menteries une femme sans défense ! Je vous méprise !

— Fille Madeleine Froquet, vous avez volé le riche portefeuille d'un Anglais ; vous voyageiez avec lui en diligence de Bordeaux à Montpellier. Condamnée pour ce vol, vous vous êtes évadée de prison. Vous étiez blonde alors, vous avez teint vos cheveux, vos sourcils, vous avez pris le nom d'Émilie Lambert et ainsi dérouté les recherches de la police.

— C'est faux, archi-faux ! vous me prenez pour une autre ! et vous êtes un manant !

— Fille Madeleine Froquet, ne vous emportez point et écoutez ceci : J'étais appelé en consultation à Montpellier par plusieurs de mes collègues ; l'un d'eux, médecin en chef de l'hospice de la maison centrale, m'a proposé d'assister à une très grave opération qu'il devait pratiquer sur une détenue. Vous aviez feint d'être malade, afin d'être conduite à l'hôpital ; cet endroit, moins surveillé, vous semblait favorable à une évasion. Elle a eu lieu. Je l'ai su par les journaux ; mais vous étiez encore à l'hospice lorsque j'y suis allé. Votre lit avoisinait celui de la détenue que l'on devait opérer ; votre

remarquable beauté m'a frappé. J'ai demandé et appris la cause de votre condamnation. Il y a quatre jours, on vous revoyant ici, j'ai eu quelques soupçons de votre identité ; j'ai voulu les éclaircir, de retour chez moi, en consultant mon journal relatif à mon voyage de Montpellier. Ce journal, je ne l'ai pas retrouvé tout d'abord ; plus heureux hier soir, j'ai extrait de ce memento le passage suivant. Écoutez.

Le docteur Max tire de sa poche un carnet, tandis que la lorette, anéantie par la terreur, tressaille convulsivement, incapable d'articuler une parole. Le médecin ouvre son carnet et lit :

« 17 juin 1849. – Hôpital de la maison centrale de Montpellier, – opération, etc., etc. – Nota. À côté du lit du sujet, une très jeune femme blonde, l'une des beautés les plus remarquables que j'aie rencontrées. – Nom : Madeleine Froquet. – Âge : 20 ans. – Condamnée pour vol, etc., etc., etc. – Observation physiognomonique : Front déprimé, fissure des lèvres abaissée, et autres symptômes de bas et mauvais instincts, etc. »

Le docteur Max, impassible, remet son carnet dans sa poche, croise ses mains derrière son dos, attache un regard inexorable sur Émilie Lambert, et reprend avec son ricanement sardonique :

— Hé ! hé ! vous avez entendu, fille Madeleine Froquet ?

La lorette, blême de terreur, tombe aux genoux du médecin en murmurant d'une voix suppliante :

— Grâce ! ne me dénoncez pas !...

— J'y consens, à une condition.

— Laquelle ? Oh ! parlez, parlez !

— Vous avez ici, ou ailleurs, de l'argent ?...

Un éclair de joie brille dans les regards de la lorette ; elle croit le docteur Max capable de vendre son silence, se relève et dit avec une cynique assurance :

— Alors nous pourrions nous entendre. Combien voulez-vous ?

— Cent mille francs !

— Hein !... vous dites ?...

— Je dis cent mille francs... et sur l'heure.

— Cent mille francs ! – répète la lorette en reculant d'un pas. – Est-ce que vous êtes fou ?... Je...

— Fille Madeleine Froquet, vous aimez beaucoup l'or ; vous devez avoir ici une somme considérable. Comptez-moi cent mille francs sur-le-champ, sinon je vais de ce pas vous dénoncer au parquet.

— Scélérat !... – s'écrie la lorette avec rage, et, ne pouvant se résigner à l'abandon d'une pareille somme, elle ajoute : – Non, jamais !... Dénoncez-moi si vous voulez...

— Hé bien ! j'y vais...

— Un moment... – murmure Émilia Lambert éperdue d'effroi. – Voulez-vous vingt mille francs ?

— Cent !...

— Voyons, je me saigne... Cinquante mille francs en or... je les ai là dans mon secrétaire...

— Cent !...

— Allez au diable ! médecin de Lucifer ! Il s'agirait de ma tête que je ne vous donnerais pas un liard de plus !

— Fille Madeleine Froquet, vous retournerez à Montpellier achever vos cinq ans de réclusion... Qui de cinq ôte deux, reste trois... Hé ! hé ! vous passerez ces trois ans dans la maison centrale en souquenille grise, en sabots, les cheveux rasés, et soumise au rude régime de la prison... Hé ! hé !...

Ce disant, le docteur Max se dirige vers la porte. La lorette s'élance sur ses pas et s'écrie :

— Soixante mille francs ?

— Cent ! – répond le docteur Max, continuant de s'éloigner sans retourner la tête vers la lorette.

Émilia Lambert hésite encore, mais, vaincue par la nécessité, elle rappelle le docteur ; puis va ouvrir la serrure de sûreté d'une cassette de fer placée dans l'intérieur d'un meuble de bois de rose, et tire de cette cassette une boîte

d'écaille contenant cent rouleaux de cinquante louis chacun, les contemple avec un regret déchirant, et au moment de remettre la boîte,

— Qui me répondra que vous ne me trahirez pas quand vous aurez mon argent ? Donnez-moi votre parole que...

— Fille Madeleine Froquet, je ne donne pas ma parole à une voleuse.

— Mais...

— Est-ce oui, est-ce non ?

— Tenez donc, vieux satan ! – s'écrie la lorette, écumant de fureur ; et elle jette sur un guéridon la boîte d'écaille.

Le docteur Max prend au hasard deux des rouleaux de pièces d'or, les développe, s'assure de leur contenu avec un sang-froid imperturbable, se lève, et, emportant la somme, dit à la lorette en s'éloignant :

— Hé ! hé !... ces cent mille francs mettront pour toujours à l'abri du besoin madame veuve Ducantal et ses deux filles.

Table des Matières

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV
XV
XVI
XVII